

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Ils en ont assez!

Le peuple allemand est mécontent : les femmes crient misère dans les lettres qu'elles écrivent à leurs maris en campagne.

La presse d'outre-Rhin n'a pas pu cacher les embarras économiques où l'Allemagne se débat depuis quelque temps. Il n'est pas de jour où elle n'exhorte la population à se serrer le ventre et n'annonce quelque nouvelle mesure aggravant le rationnement, dont les Allemands, si dociles pourtant, souffrent et se plaignent sans répit. Mais nous avons sous les yeux des documents qui sont plus significatifs encore que les articles des journaux. Ils viennent du peuple même et montrent d'une façon directe sa gêne et son mécontentement. Ce sont des lettres trouvées sur les soldats allemands tués ou faits prisonniers, des lettres de leurs femmes, restées là-bas, dans leurs villages de la Silésie, de la Prusse, de la Bavière... Laissons la parole à ces ménagères désolées :

...Les vivres sont très chers, les pois valent 56 pf. la livre; les lentilles, 49 pf. la livre; les œufs, 2 marks la douzaine; le beurre, 1 mark 80; la farine, 21 marks les 100 kilogr.; le pain vaut 50 pf. et il est tout petit. — (18 décembre 1914.)

Notons que 4 pfennigs valent 5 centimes et 1 mark 1 fr. 25.

...Mon Dieu, si la guerre pouvait finir! On ne peut plus avoir de pétrole et il n'y aura bientôt plus de pain; pour le pétrole, ce n'est pas aussi important, mais le pain... Tout est hors de prix : je ne peux plus acheter de pois, de haricots, de lentilles, car ils sont si chers. La livre coûte 50 pf. Les secours ne sont pas bien élevés, mais je m'en contenterai. Le principal, c'est que tu nous reviennes en bonne santé. A l'association cycliste, nous devions avoir 25 marks en caisse. J'ai déjà touché 5 marks et 3 marks, j'ai encore à toucher le reste. — (Selm, Prusse occidentale, 10 janvier 1915.)

Tout est hors de prix... C'est le refrain général, d'un bout à l'autre du glorieux empire!

Les temps sont durs. Tout a renchéri. Seul le sucre est à bon marché : 25 pfennigs 1/2 le demi-kilogramme. — (Lettre de Munich, 21 janvier 1915.)

Mais on ne peut pas se nourrir de sucre... Et le pain KK est un si répugnant mélange!

Tout est terriblement cher; on ne peut faire commerce du blé et de la farine. La cuisson du pain est réglementée. Le pain est très mauvais, je ne peux pas le manger. — (Lettre de Wansen, arrondissement d'Ohlau, district de Breslau.)

Cet aveu d'une femme du peuple est dépouillé d'artifice. Encore, il y a quelques semaines, avait-on des pommes de terre. On en mangeait à loisir. Maintenant, elles coûtent très cher (le prix maximum vient encore d'être relevé) et il faut les ménager. L'empereur lui-même l'a recommandé. La gêne s'accroît sans cesse, et ceux qui en

pâtissent les premiers, ce sont, naturellement, les prisonniers internés en Allemagne. Déjà, au début, on les nourrissait insuffisamment. Que vont-ils devenir, maintenant que tout le pays se rationne? La population, cela va de soi, ne s'en inquiète guère. C'est son propre péril qui l'émeut.

Cela peut durer longtemps encore. Nous n'y pouvons rien et on ne vient pas nous demander notre avis. Tout le monde en a assez. — (Lettre de Lorsch, Hesse, 25 janvier.)

Tout le monde en a assez!... Ah! comme nous voilà loin de cet enthousiasme des premières semaines qui, paraît-il, avait soulevé le pays entier dans un grand élan patriotique! Qu'une denrée augmente de quelques liards, et l'on grogne.

Le plus terrible, c'est que l'on prévoit une augmentation du prix de la bière. — (Lettre de Munich, du 23 janvier.)

La prévision s'est réalisée, la catastrophe s'est produite : le litre de bière coûte 4 pfennings de plus qu'en temps habituel, et la population s'insurge.

Les femmes patienteraient encore, peut-être, si elles touchaient des secours suffisants, ou si elles recevaient les petites sommes qui, ça et là, leur sont dues, mais les « caisses » s'entr'ouvrent rarement.

J'ai été à la coopérative, Diwel m'a donné 5 mk et celui qui porte les journaux m'a dit qu'il y avait 25 mk en caisse; j'ai voulu les toucher, mais je n'ai pu recevoir que 8 mk en tout et je ne sais pas quand je pourrai toucher le reste. Ce Diwel qui était à la coopérative doit aussi partir à l'armée ce mois-ci. Comme secours, on ne peut pas obtenir plus. — (31 janvier 1915.)

Aussi, n'a-t-on plus le cœur à rien.

Ce n'est plus une vie, ce ne sont que plaintes et malheurs. Plus de gaieté. On ne travaille plus que par nécessité... Tout est hors de prix. Il y a de nombreux articles qu'on ne peut plus obtenir, même au prix de l'or. — (Ravensburg, 10 février.)

Ce travail, auquel on ne se plie plus que par nécessité, n'est d'ailleurs pas facile à trouver. Le post-scriptum que voici l'explique d'une façon précise :

Ci-joint, tu trouveras un petit cadeau que t'envoie le comité du parti socialiste-démocrate de Villingen dont tu es un des membres. Ce n'est qu'un modeste cadeau, mais nos ressources actuelles ne nous permettent pas, avec la plus grande bonne volonté, de faire mieux — ce que nous aurions cependant désiré de tout cœur. Chez nous, actuellement, c'est une triste époque pour les ouvriers. Tous les magasins sont fermés, de sorte que les ouvriers sont obligés de s'employer aux travaux créés par les municipalités pour les sans-travail. La vie du parti a en ce moment beaucoup à souffrir. Environ 40 p. 100 de ses membres sont appelés et d'autres suivront.

Les articles officiels et les télégrammes aux neutres prétendaient qu'il n'y avait pas de chômage en Allemagne et que jamais la vie ouvrière n'avait été aussi intense qu'en ce moment; cette lettre vient confirmer les démentis que le simple bon sens permettait de donner à cette allégation.

Faits de guerre

DU 26 FÉVRIER AU 2 MARS

De la mer à Reims aucune modification sensible ne s'est produite dans l'ensemble de la situation. Des tempêtes de pluie et de neige ont, sur de nombreux points du front, gêné les opérations.

En Belgique, près de Lombaertzyde, une de nos patrouilles s'est emparée d'une tranchée allemande, a tué les occupants et pris une mitrailleuse. Près de Dixmude, l'armée belge a eu quelques actions heureuses : son artillerie a démoli deux ouvrages ennemis; son infanterie a occupé une ferme sur la rive droite de l'Yser; un de ses avions a lancé des bombes sur la gare maritime d'Ostende. Le 1^{er} mars, au sud d'Ypres, à Saint-Eloi, les forces anglaises ont repoussé une attaque.

Dans la région d'Albert, à Bécourt, une attaque allemande a été arrêtée net par notre feu.

Le 28 février, l'ennemi a lancé deux cents obus sur Soissons; le même jour, Reims a reçu une soixantaine d'obus, dont une partie sur la cathédrale; la ville a été de nouveau bombardée le 1^{er} mars (cinquante obus environ).

En Champagne, nos progrès ont continué. Dans la soirée du 26 février, au nord de Mesnil-les-Hurlus, une attaque, très brillamment menée à la baïonnette, nous a rendus maîtres de 500 mètres de tranchées allemandes où nous avons fait une centaine de prisonniers, pris deux mitrailleuses et un canon-revolver. Nous avons ainsi avancé jusqu'à la crête du mouvement de terrain occupé par l'ennemi. Plus à l'ouest, nous avons conquis une fraction importante des lignes ennemies. Ces succès ont été confirmés, dans la nuit du 26 au 27, par l'échec d'une forte contre-attaque au cours de laquelle l'ennemi a subi de grosses pertes. Dans la journée du 27, nous avons enlevé deux ouvrages allemands, l'un au nord de Perthes, l'autre au nord de Beauséjour et gagné du terrain entre ces deux points, ainsi qu'au nord-ouest de Perthes; le lendemain, nous avons repoussé une contre-attaque, conservé les ouvrages conquis, élargi nos positions par l'occupation de nouvelles tranchées et gagné du terrain dans tous les bois entre Perthes et Beauséjour. Les divers points successivement conquis constituent une ligne continue au nord et au nord-ouest de Perthes. Le 1^{er} mars, nous avons repoussé une forte contre-attaque au nord de Mesnil et réalisé dans cette région de nouveaux progrès entre Perthes et Beauséjour, notamment au nord-ouest de Perthes, au nord-est de Mesnil et au nord de Beauséjour; nous tenons ainsi les points culminants du mouvement de terrain parallèle à notre front d'attaque. Au cours de ces différentes actions, l'ennemi a été très éprouvé; dans une seule tranchée nous

avons trouvé plus de 200 cadavres; les éléments de la garde qui nous ont attaqués dans la nuit du 28 février au 1^{er} mars ont subi des pertes extrêmement fortes. Nous avons pris une mitrailleuse et fait de nombreux prisonniers; le nombre des soldats allemands qui se sont rendus depuis dix jours s'élève à plus de 1.000.

En Argonne, la région de Bagatelle et de Marie-Thérèse a été le théâtre de combats de mines et d'infanterie dans une tranchée avancée que nous avons réoccupée après l'avoir un instant abandonnée. Notre artillerie a affirmé sa supériorité sur celle de l'ennemi, notamment à Saint-Hubert, où elle a fait sauter un dépôt de munitions. A la cote 263, à l'ouest de Boureuilles, nous avons enlevé environ 300 mètres de tranchée. Le 28 février, une brillante attaque d'infanterie nous a permis d'atteindre le bord du plateau sur lequel s'élève le village de Vauquois; le 1^{er} mars, nous avons conservé le terrain conquis en repoussant deux contre-attaques; nous avons ensuite progressé et fait des prisonniers.

Entre Argonne et Meuse, au bois de Malancourt, nous avons dû momentanément abandonner une tranchée dont la garnison avait été aspergée par l'ennemi avec un liquide enflammé; plusieurs hommes ont été grièvement brûlés. Mais une vigoureuse contre-attaque a immédiatement arrêté les Allemands qui ont laissé sur le terrain des morts et des prisonniers.

Dans la région de Verdun et sur les Hauts-de-Meuse, la lutte d'artillerie est très vive et tourne à notre avantage. Nos batteries ont démolé des pièces ennemies, fait sauter une vingtaine de caissons ou de dépôts de munitions, anéanti un détachement et démolit tout un campement.

Au Bois-Brûlé, dans la forêt d'Apremont (sud-est de Saint-Mihiel), nous continuons à progresser.

Au bois Le Prêtre (nord-ouest de Pont-à-Mousson), nous avons pris un blockhaus.

En Lorraine, à Laneuveville, près de la forêt de Parroy, une attaque allemande a été repoussée.

Dans les Vosges, sur le versant occidental, à la Chapelote (3 kilomètres au nord de Celles-sur-Plaine), une attaque assez vive des Allemands a été complètement repoussée, le 28 février; le lendemain, nous avons contre-attaqué, enlevé des tranchées et gagné 300 mètres de terrain. Sur le versant oriental, dans la nuit du 28 février au 1^{er} mars, nous avons fait échouer une tentative de l'ennemi sur Sultzere (nord-ouest de Munster); des prisonniers sont restés entre nos mains.

En Alsace, nous avons gagné du terrain dans la région de l'Hartmannswillerkopf et nous l'avons conservé en dépit de plusieurs contre-attaques.

RUSSIE

Officiel. — La bataille engagée depuis plusieurs jours sur tout le front, du Niémen à la Vistule, s'est poursuivie dans des conditions très favorables pour les troupes russes qui, non seulement ont arrêté partout l'offensive allemande, mais qui ont attaqué à leur tour et refoulé, sur plusieurs points très importants, l'armée ennemie :

L'offensive allemande dans la direction du Niémen paraît définitivement enrayée.

Sur la rive gauche du fleuve, les forces ennemies tiennent approximativement le front : Pillwischki, Mariampol, Simno (25 kilom. environ ouest d'Olita), Sereje (sud-est de Simno), le coude du Niémen au nord de Grodno, Chabine (haute vallée du Bohr).

Autour de ce dernier point et sur la lisière sud de la forêt d'Augustowo, se sont livrés ces

jours derniers de violents combats qui ont tourné à l'avantage des Russes.

Les attaques tentées par les Allemands sur Ossowietz et celles exécutées dans la région de Jedwabno (nord-est de Lomja) n'ont donné aucun résultat.

Dans la région de Prasnitz, les Russes, après avoir repoussé les attaques des Allemands, ont pris une vigoureuse offensive sur un front de 40 kilomètres environ. Cette offensive a été couronnée de succès : Krasnoselo, Prasnitz ont été repris et les Allemands ont dû battre en retraite sur tout le front, laissant de nombreux prisonniers entre les mains des Russes.

Toutes les actions tentées par l'ennemi sur le front entre le confluent de la Bzura et les Carpathes jusqu'au col de Lupkow ont été infructueuses et la situation reste à peu près inchangée.

Au sud-est du col de Lupkow, le front est jalonné approximativement par les localités de Smolnik (nord-ouest du col d'Uzozok), Kozniwki, Rozniatow (sud-est de Dolina), Stanislaw et la vallée du Bniester.

Toutes les attaques récentes des Austro-Allemands, particulièrement violentes vers Kozniwki et Rozniatow, ont été repoussées avec de fortes pertes.

Il semble d'ailleurs que, de ce côté aussi, les progrès de l'ennemi soient définitivement enrayés; ils avaient été dus, en grande partie, à une supériorité numérique momentanée obtenue surtout par prélèvement de troupes — 5 divisions environ — sur le front serbe et par l'appoint de forces allemandes.

Pour constituer la masse avec laquelle le maréchal Hindenburg a pris l'offensive aujourd'hui enrayée, les Allemands avaient prélevé 3 corps d'armée sur la partie sud du front oriental, deux dans les dépôts de l'intérieur, un sur le front français.

Le bombardement des Dardanelles

Le bombardement des forts qui défendaient l'entrée des Dardanelles a eu dans le monde entier un retentissement considérable, qui montre l'importance de l'opération entreprise par la flotte franco-anglaise et dont le résultat immédiat sera la prise de Constantinople et le rétablissement de la navigation entre la mer Noire et la mer Méditerranée. Cet événement entraînera les conséquences les plus heureuses, non seulement au point de vue politique, mais encore au point de vue économique.

En effet, 30 millions d'hectolitres de blé attendent leur libération dans les ports russes, et les pétroles du Caucase nous arriveront en quantités illimitées.

En échange de ces fournitures, qui lui donneront des disponibilités financières, la Russie recevra tout de suite tous les équipements qui lui arrivaient si lentement par Arkhangel et Vladivostok.

Cette liberté d'usage et d'abus du pétrole peut avoir une importance décisive pour nous.

La guerre des autos paraît prendre un développement imprévu. Ces machines ne sont pas seulement l'instrument par excellence de ravitaillement et de transport, mais un outil d'attaque puissant et redoutable. Les sous-marins ne peuvent se passer de pétrole et d'huiles grasses. Enfin, la maîtrise des airs exige la maîtrise du pétrole.

Constantinople occupe une situation merveilleuse, au nord de la mer de Marmara, petite mer intérieure qui communique, par un étroit canal, avec la mer Noire, et par un autre canal, un peu plus large, avec la Méditerranée. Le Bosphore, au Nord, les Dardanelles, au Sud, sont les deux seules voies permettant d'arriver par mer à Constantinople.

Les Turcs, et leurs alliés, les Allemands, ont accumulé sur le parcours les moyens de défense : forts et batteries sur les rives; mines et torpilles dans le chenal. Si bien

que jusqu'à ces derniers jours, l'opinion générale était que les Dardanelles étaient imprenables. Mais l'audace anglaise et les autorités navales françaises ont été d'un autre avis et l'événement semble leur donner raison.

La longueur des Dardanelles est de 70 kilomètres. Leur largeur varie de 1.500 à 7.000 mètres. La partie centrale est la moins large. La profondeur ordinaire est de 50 à 60 mètres.

Les Dardanelles séparent l'Europe de l'Asie. La rive européenne est formée de falaises arides; le rivage asiatique, beaucoup moins escarpé, présente sur certains points de fraîches vallées et de belles perspectives.

Les opérations.

L'entrée des Dardanelles était défendue par quatre forts principaux, les forts A, B, C, D armés au total de 14 gros canons. L'escadre franco-anglaise commença à bombarder ces quatre forts à longue portée. Le fort A répondit. Un seul obus toucha l'*Agamemnon*, tuant trois hommes et en blessant cinq. Puis les navires anglais et français s'avancèrent à 5.000 mètres, continuant le bombardement. Les quatre forts furent réduits au silence.

Les opérations de relève des mines barant l'entrée des Dardanelles commencèrent aussitôt sous le couvert de vaisseaux de combat et de torpilleurs.

Le dragage achevé, les navires s'avancèrent jusqu'à la limite de la partie du détroit débarrassée de mines. Ils attaquèrent un cinquième fort, le Dardanus, ainsi que des batteries placées sur la côte d'Asie. La riposte de l'ennemi resta sans effet. Les Turcs se retirèrent des forts extérieurs. Des détachements furent débarqués qui achevèrent la destruction des batteries ennemies. Les pertes des alliés furent insignifiantes : un tué et trois blessés.

Les opérations ont été interrompues en raison du mauvais temps, la brume empêchant le tir à longue portée et les observations par aéroplane.

La panique règne à Constantinople. Le sultan et le gouvernement ont pris leurs dispositions pour se réfugier en Turquie d'Asie.

NOUVELLES MILITAIRES

M. Millerand visite les troupes. — Au cours des journées du 28 février et du 1^{er} mars le ministre de la guerre s'est rendu sur le terrain compris entre l'Oise et la Vesle.

Après avoir parcouru les positions d'artillerie qui appuient directement notre front, il a visité les lignes successives de défense organisées en arrière et inspecté les cantonnements des réserves, les parcs et les formations sanitaires.

Partout il a trouvé les troupes dans un état moral et matériel parfait; les travaux de défense sont, d'autre part, très bien exécutés et très judicieusement placés.

A l'aller et au retour M. Millerand s'est fait rendre compte des organisations considérables qui ont été faites pour créer, en avant et sur le périmètre du camp retranché de Paris, une série de fortes positions défensives.

Les nouveaux uniformes. — Toutes mesures sont prises en vue de substituer les nouveaux uniformes aux anciens.

Déjà, de nombreux régiments ont reçu la tenue bleue clair.

La mise en service d'effets de la nouvelle tenue est interdite dans la zone de l'intérieur, sauf pour les hommes appelés à former les plus prochains détachements de renfort.

La gratuité des conseils de famille pour les orphelins. — Sont exemptés de tous droits, en cas d'indigence, les réunions et délibérations des conseils de famille des orphelins mineurs des militaires et marins tués à l'ennemi ou morts de leurs blessures.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le général de Grandmaison est tombé glorieusement, il y a quelques jours, dans un combat aux environs de Soissons. Il venait d'avoir cinquante ans et comptait par conséquent parmi les plus jeunes officiers généraux de notre armée.

La disparition de ce chef d'élite est pour l'armée une perte sensible. Le pays était en droit de fonder sur ses hautes capacités les plus sérieuses espérances.

Quand éclata la guerre, il était colonel, et commandait à Toul le 153^e d'infanterie. Grièvement blessé dans une affaire en Lorraine, il était nommé général de brigade en octobre. Le 30 décembre, il fut honoré d'une citation à l'ordre de l'armée.

Sa valeur intellectuelle l'avait désigné récemment pour le commandement d'un groupe de divisions; et quant à sa bravoure, qui le poussait à s'exposer trop généreusement comme ses soldats eux-mêmes, elle devait lui être fatale.

Un nouveau musée. — Plusieurs députés ont proposé de transformer en musée la modeste demeure qu'occupait Henri Fabre, le savant entomologiste, à Sérignan, en Vaucluse. Une proposition de loi tendant à allouer, à cet effet, un crédit de 75.000 fr. vient d'être déposée sur le bureau de la Chambre.

L'Harmas — c'est ainsi qu'on a baptisé ce petit coin de terre provençal — n'est pas seulement le lieu où a vécu « l'Homère des insectes »; ce n'est pas seulement la maison où furent écrits les *Souvenirs entomologiques*, c'est encore un laboratoire rempli de souvenirs, d'appareils d'observation, d'herbiers contenant toute la flore du Midi de la France et toutes les algues de la Méditerranée.

La bibliothèque en bois de mérisier contient des manuscrits et des aquelles qui font revivre, sous le regard du visiteur, le monde innombrable des animaux minuscules dont Henri Fabre nous a révélés les goûts féroces et les mœurs à la boche.

L'Harmas transformé en musée serait rattaché au Muséum d'histoire naturelle de Marseille.

De la coupe aux lèvres. — La presse allemande est prise, chaque jour, en flagrant délit de mensonge. Elle ignore systématiquement tous les revers essuyés par les armées du kaiser, mais excelle en revanche à montrer en épingle le moindre des petits succès. La prise d'un pontailleur est claironnée à l'égal de l'enlèvement d'une redoute.

Rien ne saurait mieux donner l'idée des illusions que cette presse, parfaitement domestiquée, entretient dans le public que le fait suivant : « un peu partout, et notamment à Hanovre et à Hambourg, des associations se constituent et font procéder à des quêtes dont le produit servira à l'achat des cadeaux destinés aux soldats allemands... » des qu'ils auront occupé le territoire anglais et que sera consommée (excusez du peu) la débâcle de la Grande-Bretagne.

Nous conseillons charitablement au public allemand de se renseigner auprès des soldats qui reviennent du front. Il saura que l'achat des cadeaux est un peu prématuré. *It's a long, long way to Tipperary.* Le chemin est long, qui conduit à Calais.

Plus de « serviteurs ». — Les autorités allemandes ont prohibé les cols empressés et les devants de chemise glacés. C'est une des mesures destinées à préserver le peuple boche des horreurs de la famine. L'amidon, qui sert d'empois, ne sera plus employé qu'au pain. Les provisions d'amidon passeront du blanchisseur au boulanger.

Il est vrai que les hommes élégants de Berlin, Munich, Dresde, etc., avaient, peu de temps avant la guerre, adopté la mode du large col mou, dit à la *Schiller*, qui les décollait d'une façon ridicule et même inconvenante. Mais ces petits-maitres sont sur le front, et les bourgeois qui restent au pays doivent penser avec mélancolie au temps bienheureux où chaque citoyen de l'empire pouvait, comme ils disaient, s'offrir un *serviteur*. C'est-à-dire un devant de chemise glacé et empressé !

Mouettes protectrices. — Un matelot anglais a écrit au *Times* :

« Je vais vous raconter un incident qui arriva dans la mer du Nord. Nous avons toujours une quantité de mouettes qui suivent notre vaisseau, et après le repas, elles somnolent. J'étais près d'une de nos pièces de 12 livres, après dîner — toutes les mouettes reposant — lorsque je fus stupéfait de les voir soudainement voler autour d'un objet que nous reconnûmes être le périscope d'un sous-marin allemand. Sans ces vigilantes mouettes, nous allions au fond. »

C'est, en effet, une habitude invétérée des mouettes, toujours en quête de nourriture, de voler en cercle autour de tout objet qu'elles remarquent sur la surface de l'eau. Le temps de constater que le périscope n'est pas comestible... et voilà les marins anglais à l'abri.

Il y a poil et poil. — Un humoriste, doublé d'un philosophe, déclarait fort justement qu'en fait de poil l'important n'était pas de l'avoir sous le nez.

Telle est l'opinion d'un général commandant de corps d'armée dont le récent ordre du jour a jeté quelque émotion dans les tranchées.

« Sous prétexte de mériter le qualificatif de poilus par lequel on désigne actuellement les militaires à la fois braves, résistants, tenaces et hardis, bon nombre de soldats, dit ce général, laissent pousser outre mesure et leurs cheveux et leur barbe. »

« Mais pour être un vrai poilu il ne suffit pas d'être sale et hirsute, il faut avant tout avoir le sentiment du devoir, le cœur bien placé et être discipliné, qualité indispensable au développement du système pileux. »

« MM. les généraux, les chefs de corps et de service veilleront donc d'une façon toute spéciale à la tonte sérieuse des cheveux de leurs hommes, et à l'émondage de leur barbe, surtout sur les joues, c'est une question d'hygiène (urgente), de tenue et de discipline. »

Sans doute, les grenadiers du Premier Empire, ces ancêtres faneux de nos troupiers actuels, portaient beaucoup de poil sur la tête, mais c'était sous forme de bonnet !

La petite poste. — A Toulouse, l'employé chargé de vérifier le contenu des colis envoyés d'Allemagne aux prisonniers, aperçut un saucisson qui avait été coupé en deux et dont les deux parties avaient ensuite été réunies. Il les sépara de nouveau et vit qu'elles avaient été reliées avec un tuyau de plume d'oie. Dans ce tuyau, se trouvait une lettre d'une Allemande à son mari : on informait le prisonnier que les affaires vont très mal en Allemagne, que le pain manque, que la faim commence à se faire sentir et que Berlin est dans un état de surexcitation avancée.

La lettre lue, la saucisson fut rétabli en son premier état, avec son contenu, et ces bonnes nouvelles d'Allemagne parvinrent à son destinataire, qui trouva le saucisson amer.

Affaire ratée. — Sven Hedin, cet explorateur suédois qui accomplit, dans l'Asie centrale, quelques voyages fructueux dit-on, pour la science, mais à coup sûr avantageux pour sa bourse, s'est fait le barnum du pangermanisme dans les pays scandinaves. Le Kaiser lui-même s'est chargé de l'éclairer sur les bienfaits de la kultur. C'est dans l'auto impériale que M. Sven Hedin s'est promené sur le front allemand et déjà cet explorateur d'un nouveau genre avait consigné ses impressions dans un volume dont l'apparition était toute proche.

Malheureusement, le gouvernement suédois, qui connaît bien notre homme, s'est inquiété de ce que pouvait contenir le précieux ouvrage et, s'étant fait communiquer les épreuves, il a donné à l'auteur des conseils qui ont nécessité la refonte complète des « impressions » de l'apôtre du pangermanisme.

M. Sven Hedin a fini par publier son volume, mais il est très inquiet pour ses gages.

Le sacrifice des cochons. — Il est consommé... en attendant que les cochons le soient à leur tour. Du moins, le gouvernement allemand, obligé d'avoir l'œil à tout en ce moment, a-t-il résolu de faire abattre tout de suite, pour en faire des conserves, le tiers du stock complet des porcs.

Ce stock s'élève à 25 millions de bêtes... sur près de 70 millions d'habitants.

Les drapeaux allemands aux Invalides.

Depuis le début de la guerre, neuf drapeaux ont été pris à l'ennemi et déposés à l'hôtel des Invalides. Ce sont des trophées d'autant plus précieux que, dans la guerre actuelle, la prise d'un drapeau est un événement assez rare. Nous ne sommes plus aux époques de ces mêlées épiques où les combattants s'élançaient bannières et drapeaux en tête, et où les vaincus laissaient tout aux mains des vainqueurs.

Les victoires napoléoniennes ont été les dernières de ce genre. Elles avaient rapporté des champs de bataille européens d'innombrables trophées.

La guerre de 1870 nous a coûté beaucoup de drapeaux, qui sont actuellement à Berlin. Mais presque tous sont tombés aux mains de l'ennemi par les capitulations de Sedan et de Metz.

Ces neufs drapeaux allemands ont été, pour la plupart, pris dans le combat. Deux seulement ont été recueillis abandonnés.

Le premier fut un drapeau du 132^e régiment d'infanterie.

Le 14 août, dans les Vosges, près de Saint-Blaise, le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied descendait la vallée de la Bruche et prenait pied sur les croupes de Disbach, au contact de l'ennemi. Une patrouille, dirigée par le sergent Fonfoin, fut informée par un prisonnier qu'un drapeau avait été caché à la ferme Mirgout. Elle s'y rendit au petit jour, avec le lieutenant Lasnier, tué depuis à Ypres, et trouva le drapeau dissimulé sous des fourrages. Dans cette nuit, le bataillon avait fait quatre cents prisonniers et ramassé des canons et des mitrailleuses.

Ce drapeau fut remis aux Invalides le 18 septembre.

Le 26 septembre, le 1^{er} bataillon du 24^e régiment d'infanterie coloniale était violemment attaqué dans ses tranchées. Deux sections de la 11^e et de la 12^e compagnies se jetèrent sur le flanc de l'ennemi, qui battit en retraite, abandonnant un drapeau du 69^e régiment d'infanterie (landwehr).

Le drapeau du 24^e régiment colonial fut décoré pour ce fait d'armes.

Le drapeau du 94^e régiment de landwehr (1^{er} bataillon), orné du blason du grand-duc de Saxe, a été pris de haute lutte le 10 septembre, près de Mont-Lévêque (Oise), par le capitaine Sonnois, du 3^e hussards. Il chargea avec un sous-officier et un cavalier un groupe de fantassins qui gardait le drapeau, prit le drapeau et fit trois prisonniers.

Le 7 septembre, pendant ces journées inoubliables de la bataille de la Marne, au cours d'une charge à la baïonnette exécutée par les 22^e et 23^e compagnies du 208^e régiment d'infanterie, le soldat Guillemard transperça un porte-drapeau et prit le trophée. Ce drapeau appartient au 36^e régiment de fusiliers, il porte la croix de fer au fer de lance.

Le drapeau du 298^e a été décoré.

Le drapeau du 1^{er} bataillon du 68^e régiment de landwehr, qui porte, en plus de la croix de fer, la cravate de 1870-1871, a été pris le 27 août dans les Ardennes par deux soldats du 37^e régiment d'infanterie, Brousard et Turquand, dans les conditions suivantes : ces deux soldats marchaient en éclaireurs en avant de leur escouade, dans un bois touffu, près de Baulsoue; ils arrivèrent à la lisière du bois dans lequel les Allemands commençaient à pénétrer, ils se dissimulèrent pendant deux heures et virent repasser les Allemands en retraite. Un officier porte-drapeau passa près d'eux, escorté d'un sous-officier. Les deux fantassins se jetèrent sur eux. Turquand tua le sous-officier pendant que

Broussard assommait l'officier, qui braquait son revolver. Ils prirent le drapeau, rampèrent dans le bois et purent rejoindre leurs camarades.

Le drapeau du 1^{er} bataillon du 85^e régiment de landwehr (cravate de 1870) a été pris, le 19 septembre, par une patrouille de la 44^e compagnie du 3^e régiment de zouaves, au bois de Saint-Médard, près de Tracy-le-Val. La patrouille surprit un poste allemand où se trouvait un porte-drapeau. Le zouave Larroche arracha le drapeau à l'officier allemand, qui se brûla la cervelle.

Un drapeau du 49^e régiment d'infanterie (6^e poméranien) a été pris le 11 octobre, près de Roye, par le caporal André Jouanin, du 94^e territorial, qui, entendant des appels de blessés pendant la nuit à une centaine de mètres, s'y porta au point du jour et rapporta, sous le feu, un blessé allemand et le drapeau. Il fut médaillé.

Le dernier drapeau remis aux Invalides, le 1^{er} janvier 1915, est un drapeau du 87^e régiment d'infanterie de réserve, qui a été trouvé dans un bois par deux soldats du train, après les combats soutenus par le 15^e corps, devant Mogueville.

Général MALLETERRE.

LETTRES DU FRONT

Impressions d'un officier

Quand on est en première ligne comme je m'y trouve depuis une grande semaine, on a de grosses responsabilités, puisqu'on assure, en somme, la sécurité de tous. La moindre imprudence, la plus petite lacune peut être l'origine d'un incident grave susceptible de se transformer en accident.

Le jour, une attention soutenue suffit en général à écarter les risques. Mais, la nuit, surtout quand il n'y a pas de lune, le hasard entre en jeu et devient un facteur important. Un bouquet de bois, un repli de terrain, peuvent abriter, presque sans qu'on s'en doute, d'abord une patrouille ennemie, plus tard, des forces autrement considérables. Contre le danger d'être surpris, il y a les fusées éclairantes, mais encore faut-il n'en user qu'à bon escient, car, dans un certain rayon, elles éclairent non seulement les adversaires, mais encore les amis. Or, c'est la nuit qu'on travaille, qu'on répare les créneaux, qu'on va, à découvert, remettre en état les réseaux de fil de fer hachés par les projectiles, ou poser de nouveaux réseaux. Si on fait la lumière d'une façon inopportune, on gêne les camarades dans leur occupation, on peut même leur attirer des feux de salve. D'un autre côté, si on s'abstient totalement de lancer des fusées, l'ennemi a la nuit comme allié.

Tout cela est délicat. J'ajoute que, par l'obscurité clarté des étoiles, il n'est point rare que l'œil du soldat se fixe obstinément sur un point, que l'homme s'hypnotise, qu'il s'imagine voir bouger quelque chose et devienne nerveux, presque fébrile. Cette fièvre, si on n'y met bon ordre, se traduit par une tirailleurie quasi continuelle qui attire la tirailleurie de l'ennemi et redouble l'énervement général des deux camps. Il faut se rappeler tout cela si on veut avoir une idée juste du milieu spécial dans lequel agit l'officier de quart et de l'effort pénible qu'il doit fournir pour conserver tout son sang-froid au milieu des conjonctures les plus délicates et les plus variées.

Tout cela va heureusement prendre fin puisque, la nuit prochaine, j'abandonne la ligne de surveillance pour passer soutien. C'est toujours le front, mais il suffit de bouger quand les autres vous font signe et ça vaut tout de même mieux que d'avoir à donner le branle à toute la machine.

L'entrée des Allemands à Bruxelles.

Le célèbre écrivain belge Louis Dumont-Wilden, qui en fut le témoin, nous dit ses souvenirs et ses impressions.

J'ai vu les armées allemandes entrer à Bruxelles.

C'est un souvenir inoubliable. Je crois que, pour savoir ce que c'est que la sensation physique de la haine, de cette haine sacrée, que les cœurs bien nés doivent éprouver pour les ennemis de leur patrie, il faut avoir vu cela : les soldats étrangers entrant en maîtres, en vainqueurs, dans votre ville.

Les Allemands entrèrent à Bruxelles, musique en tête, mais cette musique, fifres et tambours, a toujours quelque chose de triste. Ce matin d'août, par un beau soleil, elle parut lugubre aux malheureux Bruxellois qui l'entendirent, et plus lugubre encore les chants que, tout à coup, sur l'ordre d'un chef, les compagnies entonnèrent. C'étaient des chants religieux, des espèces de cantiques. Je les avais entendus jadis en Alsace et déjà alors, j'avais été frappé de leur gravité sauvage ; déjà alors, j'y avais retrouvé l'écho de ces hymnes qui, autrefois, animaient d'un hypocrite enthousiasme les races du Nord contre toutes nos civilisations joyeuses et libres.

Les soldats étaient arrivés en masses profondes, fourbus. Après ces premiers régiments qui entrèrent musique en tête, ce fut une invasion silencieuse. Il en vint de tous les côtés, par toutes les routes, mais dans le centre de la ville, ils ne firent que passer, occuper les casernes. Les moins fatigués repartirent immédiatement vers le Sud, vers Charleroi. D'autres furent cantonnés dans les faubourgs. Je vis arriver tout un régiment dans le joli quartier suburbain d'Uccle, un quartier de villas, quelque chose comme Neuilly ou Auteuil.

C'était vers la fin de la journée. Ce régiment était parmi les plus éreintés. Certains hommes traînaient péniblement leurs lourdes bottes, la face courbée vers la terre et, de temps en temps, un sous-officier, d'un coup de poing, ou même d'un coup de crosse, leur faisait rectifier la position. Ils s'arrêtaient sur la Grand-Place de la commune, mirent les fusils en faisceaux ; puis, comme il y avait un kiosque, on y fit monter la musique, qui joua le *Wacht am Rhein* et une « fantasia » sur *Mignon* !

« Musique française », dit le soir à son hôte un des instrumentistes : c'était une délicate attention...

Ils logèrent chez l'habitant. Les officiers furent protecteurs et dédaigneux ; ils avaient pour consigne d'être aimables. Les soldats furent humbles, obséquieux et geignards. Ils disaient :

« Nous allons à Paris. Est-ce que c'est encore loin, Paris ? »

Et comme on leur parlait de trois cents kilomètres, ils répondaient : « Jamais nous n'arriverons. On en demande trop au soldat allemand. Nous ne reverrons plus notre patrie. » Puis, avec l'emphase germanique, ils déclaraient : « Aujourd'hui un bon lit, et demain le tombeau. » Ils montraient des photographies de femmes et d'enfants, et ils pleuraient. Et comme certains habitants, plus hardis que les autres, et qui savaient bien l'allemand, leur parlaient des massacres de Visé, les seuls qu'on connaît alors, ils niaient, ou, plus naïfs, disaient : *Wir müssen* (nous devons !) et, lugubrement, parlaient « de l'horrible guerre à laquelle on les avait condamnés ».

Était-ce une consigne ? Étaient-ils sincères ? On ne sait jamais avec ces Teutons compliqués qui ne voient pas clair eux-mêmes dans la nuit de leur esprit. Vou-

laient-ils apitoyer afin d'obtenir un meilleur lit, plus de bière ou plus de vin, ou, loin de l'officier dont ils ont tous une peur terrible, se laissaient-ils aller à leurs vrais sentiments ? On l'ignorera toujours. Mais ces mêmes gens qui pleuraient à Bruxelles, ont laissé, partout où ils ont passé ensuite, des traces de la barbarie la plus honteuse : ils ont brûlé des villages, ils ont fait marcher des civils devant leurs troupes, ils ont ramené la guerre à une sauvagerie de troglodytes. Après son départ, on trouva dans la chambre d'un de ces hommes — c'était un sous-officier — qui montraient en larmoyant des photographies de femmes et d'enfants, un carnet de campagne oublié. Il y avait, notés froidement, les massacres et les incendies qu'il avait ordonnés. Ce père de famille sentimental, qui s'attendrissait sur les siens, était un massacreur, un incendiaire et un pillard !

Voilà les images que j'ai conservées d'un séjour de quinze jours dans une ville paisiblement occupée par l'armée allemande : l'invasion, la submersion de nos demeures par un troupeau morne, un concert grotesque sur une place de faubourg, des soldats qui geignent pour dissimuler leur brutalité. Ah ! non, elle n'avait pas l'air de la force irrésistible et radieuse d'un peuple destiné à régner sur le monde, l'armée allemande entrant à Bruxelles !

C'était vraiment la horde, le troupeau docile et dévastateur, conduit par un état-major de bêtes de proie.

L. DUMONT-WILDEN

EN ZIG-ZAG

Il y a quelques années, un touriste allemand, très épris de Polichinelle, s'était avisé d'acheter à un impresario des Champs-Élysées le petit instrument en fer blanc qu'on appelle une *pratique* et au moyen duquel on obtient les sons gutturaux de la voix de Polichinelle.

Le marché conclu, le Boche voulut prendre une leçon, mais l'instrument glissa dans son gosier et faillit l'étrangler.

— En pareil cas, lui dit le patron de *Guignol*, n'essayez pas de lutter. Avalez franchement l'objet. Ne craignez rien, il n'y a aucun danger. Celui que vous avez dans la bouche, je l'ai déjà avalé plusieurs fois.

Conversation entre deux maris.

— Est-ce que tu donnes l'argent du ménage à ta femme à la fin du mois, ou à mesure qu'elle te le demande ?

— Les deux...

Les Allemands, quand on a de l'esprit devant eux, cherchent à comprendre, et n'y parviennent qu'après avoir réfléchi et s'être concertés du regard. Ils se cotisent pour entendre un bon mot. (RIVAROL.)

Il y a de l'écho en France, quand on parle d'honneur. (Général Foy.)

Un poilu, dans la tranchée, s'est mis le torse nu et se livre à la chasse des parasites qui le dévorent.

Un officier arrive et demande : — Qu'est-ce que tu fais là ? Et le poilu répond froidement : — Moi ! je prends l'offensive.

Les Allemands, il y a quinze ans, ont placé une statue de Goethe à Strasbourg, devant les bâtiments de l'Université.

Les Strasbourgeois prétendent que l'auteur de *Faust* avait droit à cette statue : c'est le seul Allemand, disent-ils, qui, après avoir séjourné en Alsace, nous ait fait l'amabilité de retourner dans son pays.

La « Semaine des métaux »

Les enfants boches vont continuer leurs études, dans quelques jours, par une sérieuse pratique du cambriolage : c'est ce qu'on appelle en Allemagne la « semaine des métaux ».

« Elle commencera le 15 mars, annonce l'*Oberlaender Bote*. Les écoliers et écolières de toutes classes ramasseront chez eux les objets en vieux cuivre, plomb, laiton, étain, zinc, les capsules de bouteilles, les tubes, bouillottes, etc., et les porteront à l'école. »

Voilà, c'est bien simple. Dès que leurs parents auront le dos tourné, Karlchen et Gretchen fouilleront les tiroirs, décrocheront les poignées de porte, chiperont la batterie de cuisine et ils emporteront le tout à l'école.

« Nous devons, déclare le journal déjà cité, nous procurer le métal nécessaire par notre industrie (*sic*). Rendez vivant le capital mort ! »

Quand herr papa surprendra son gamin en train de dévisser les ferrures de quelque vieux meuble de famille, il lui dira avec fureur :

— Que fais-tu là, petit malheureux ? Tu me voles !

— Non, ripostera le petit Fritz, je rends vivant le capital mort !

Et il se précipitera au collège pour entendre la leçon du maître sur « la meilleure manière de dévaliser une chambre à coucher ».

Mais les écoliers ne se contenteront pas de dépouiller leurs parents, ils les « raseront » par-dessus le marché. « Adressez-vous, leur dit le *Berliner Tageblatt*, à votre père et à votre mère, à vos grands-parents, à vos oncles et à vos tantes ; priez-les instamment et sans répit de vous donner leur or à échanger. Recommencez chaque jour, pendant de longs mois. De cette façon, un fleuve d'or affluera dans nos caisses. »

Ce qui paraît certain, c'est que l'état de père, de mère, de bonne maman, va devenir en Allemagne proprement insupportable. Mais les oncles, tantes, etc., se vengeront à leur manière.

Et plus tard, Karlchen et Gretchen, devenus grands, se souviendront vivement de « la semaine des métaux ».

— C'est la semaine, diront-ils, où nous avons reçu le plus de gifles, de tous les membres de la famille.

Un exploit de turcos

Ali ben Mohammed, des tirailleurs algériens, rend compte de sa garde à son chef.

« Ma capitaine, c'est moi, Ali, ti connais bien, je viens fire le rapport di sentinelle. Voilà : cinq klebs (chiens) di z'allemands il a voulu voir li tranchées di tarailleurs. Comme ji veille bien, ji laisse approcher li Proussiens. Mais ti vois pas, ma capitaine, qu'i mangent di betteraves en marchant avec li ventre dans la terre. Alors ji lève mon fusil et ji parle à moi : « Ali, mon z'ami, si tu es un homme, par Allah et le saint prophète Mahomet, ti vas descendre toute site patrouille. » Et aussitôt, ji fais : taf, taf, taf... Tous tombés. Mais comme ji pas confiance, j'ai été voir. Tous morts. Ci fini, ma capitaine, ti oublies pas citation pour moi et tu sais j'ai crié comme ça : « Vive la France ! à bas les Boches ! » — R. A.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Chansons militaires.

La Crève-aux-Boches!...

Air : *La Vigne-au-Vin*,
La voilà, la jolie vigne!

Dans la tranchée...
La voilà, la jolie tranchée ;
Tranchi, trancho, tranchons le Boche ;
La voilà, la jolie tranchée aux Boches,
La voilà, la jolie tranchée !

... Je vise et tire ;
La voilà, la jolie tire :
Tiri, tiro, tirons le Boche ;
La voilà, la jolie tire aux Boches,
La voilà, la jolie tire !

Mitraille, fauche !...
La voilà, la jolie fauche ;
Fauchi, faucho, fauchons le Boche ;
La voilà, la jolie fauche aux Boches,
La voilà, la jolie fauche !

Cisaille, coupe !...
La voilà, la jolie coupe ;
Coupi, coupo, coupons le Boche ;
La voilà, la jolie coupe aux Boches,
La voilà, la jolie coupe !

Rosalie, charge !...
La voilà, la jolie charge ;
Chargi, chargeo, chargeons le Boche ;
La voilà, la jolie charge aux Boches,
La voilà, la jolie charge !

Je pare et pointe...
La voilà, la jolie pointe ;
Pointi, pointo, pointons le Boche ;
La voilà, la jolie pointe aux Boches,
La voilà, la jolie pointe !

Il gueule et tombe...
La voilà, la jolie tombe ;
Tombi, tombo, tombons le Boche ;
La voilà, la jolie tombe aux Boches,
La voilà, la jolie tombe !

Tu veux ma Terre?...
La voilà, ma jolie Terre ;
Terri, terro, terrons le Boche ;
La voilà, la jolie Terre aux Boches,
La voilà, ma jolie Terre !

Que tous en bouffent !...
La voilà, la jolie bouffe ;
Bouffi, bouffo, bouffons le Boche ;
La voilà, la jolie bouffe aux Boches,
La voilà, la jolie bouffe !

Et qu'ils en crèvent !...
La voilà, la jolie crève ;
Crevi, crevo, crevons le Boche ;
La voilà, la jolie Crève-aux-Boches,
La voilà, la jolie Crève !

THÉODORE BOTREL.

LA CUISINE DU TROUPIER

Les œufs durs « Gallo ».

Les œufs sont rares au front. Il se peut, néanmoins, qu'on en trouve quelques-uns par hasard. Voici un procédé qui permet de les conserver plusieurs jours sans qu'ils pourrissent. Les plonger une première fois dans une eau bouillante chargée de sel ; les retirer, en fendant légèrement la coquille avec une épingle et les remettre dans l'eau bouillante dix bonnes minutes.

Les envelopper ensuite dans un papier préalablement trempé dans l'eau salée.

BLOC-NOTES

— Les gouvernements français et britanniques interviennent les neutres qu'ils ont décidé d'empêcher toute communication par mer avec l'Allemagne. Ils se considèrent comme « libres d'arrêter et de conduire dans leurs ports les navires portant des marchandises présumées de destination, propriété ou provenance ennemies ».

— Le 27 février, a eu lieu, à la préfecture de chaque département, la séance de clôture de la session des conseils de révision pour la classe 1916, qui avaient commencé leurs opérations le 5 janvier dernier. La mise en route aura lieu probablement dans la deuxième quinzaine de mars.

— M^{me} Raymond Poincaré et sa belle-sœur, M^{me} Lucien Poincaré, ont visité les hôpitaux de Bar-le-Duc. Elles ont laissé aux blessés une généreuse offrande.

— Le roi George V a inspecté une partie de la flotte anglaise de haute mer.

— M. Kroupensky, ambassadeur de Russie à Rome, est remplacé par M. de Giers, ancien ambassadeur à Constantinople.

— Le Gouvernement russe se propose, à l'exemple de la France et de l'Angleterre, de mettre sous séquestre les sociétés en commandite austro-allemandes.

— Notre collaborateur M. P.-A. Helmer, avocat à la cour d'appel de Colmar, continuant la série de ses conférences alsaciennes, a fait, dimanche, au comité Michelet, de Paris, une conférence présidée par M. Sarraut, ministre de l'instruction publique, sur le sujet suivant : « Comment la France a conquis l'Alsace. »

— On annonce la mort : de M. Decrais, sénateur de la Gironde, ancien ministre ; de M. Auguste Vincent, sénateur de l'Ardeche ; de Mgr Douais, évêque de Beauvais ; de M. Jacquier, ancien député du Rhône.

— Le chef de la flotte allemande de combat, l'amiral von Ingenohl, est relevé de son commandement et envoyé en disgrâce à Kiel ; le kaiser est mécontent de l'action de la marine.

— La variole noire a fait à Vienne, dans la dernière semaine, un millier de victimes.

— Le conseil fédéral allemand a interdit la circulation des automobiles civiles à partir du 15 mars. L'Allemagne a besoin de faire des économies en caoutchouc, en essence et en huile à graisser.

— Les pertes allemandes en Prusse et en Pologne, dans ces trois dernières semaines, sont évaluées à deux cent mille hommes.

— Le conseil de guerre du 10^e corps d'armée, siégeant à Rennes, a condamné à mort le soldat saxon Karl Vogelgesang, coupable de pillage, d'incendies et d'assassinat de blessés sur le champ de bataille.

— Une exposition d'œuvres d'art et d'objets précieux sauvés des villes belges de la région de l'Yser s'est ouverte samedi au musée du Havre.

— Une avalanche de neige a enseveli le hameau de Lacaille (Hautes-Alpes).

— Suivant les journaux allemands, le professeur Bridenthal, de l'université de Berlin, aurait découvert un nouvel aliment fabriqué avec de la paille, destiné « à révolutionner l'alimentation populaire », (ou le peuple !)

— Contrairement à ce qui a été annoncé, le boxeur Carpentier n'est pas prisonnier.

— Les sapeurs allemands, dirigés par quinze ingénieurs civils, ont fait sauter à la dynamite toutes les machines des exploitations houillères de Dombrovo (Russie) ; ils ont ensuite inondé les mines.

— Par suite des décès survenus ces jours derniers dans le Parlement, il y a actuellement dix-huit sièges vacants à la Chambre des députés et quatorze au Sénat.

— Quatre infirmières danoises diplômées vont être dirigées de Copenhague sur Paris pour le service des péniches-ambulances organisées par la colonie danoise de la capitale.

— Le Moulin-Rouge, à Paris, a été presque entièrement détruit par un incendie. Il ne reste qu'un coin de la scène et le moulin proprement dit, en façade sur la place Blanche.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

3^e Corps d'Armée.

Sergent LAJULE, 24^e d'infanterie : légèrement blessé au visage, a fait preuve du plus grand sang-froid et d'un grand courage, en maintenant sa demi-section sous un feu très violent, et face à un ennemi très menaçant.

Sergent fourrier BAYARD, 24^e d'infanterie : blessé une première fois, est revenu sur la ligne de feu à peine pansé ; blessé une seconde fois au cours d'une reconnaissance, a fait preuve d'une grande énergie et n'a quitté son poste qu'après avoir rempli sa mission.

Lieutenant DE WITTE, 28^e d'infanterie : blessé le 23 août, a conservé son commandement ; a été de nouveau blessé grièvement, le 13 septembre, en entraînant avec le plus grand courage sa compagnie à l'assaut d'un village.

Capitaine DEGRAINE, 28^e d'infanterie : a, le 3 novembre, vigoureusement et énergiquement résisté aux attaques ennemies ; est volontairement présenté pour aller reconnaître, à travers un terrain difficile et inondé, les travaux de sape et de mine de l'ennemi.

8^e Corps d'Armée.

Lieutenant de réserve DE SAINT-ALBIN, 295^e d'infanterie : le 25 octobre, étant seul officier de sa compagnie et ayant été blessé à la main droite, a, par son attitude calme et énergique, conservé sa position menacée. Maintient un entrain admirable parmi les hommes de sa compagnie.

Soldat ALAMARON, 295^e d'infanterie : le 25 octobre, s'est offert pour aller avec deux de ses camarades, à 350 mètres des tranchées, mettre le feu à un groupe de trois meules de paille où une mitrailleuse ennemie, qui s'était dissimulée depuis plusieurs jours, causait un certain nombre de pertes à sa compagnie. A été tué en accomplissant sa mission.

Soldat MARTIN, 295^e d'infanterie : le 25 octobre, s'est offert pour aller avec deux de ses camarades, à 300 mètres des tranchées, mettre le feu à un groupe de trois meules de paille où une mitrailleuse ennemie, qui s'était dissimulée depuis plusieurs jours, causait un certain nombre de pertes à sa compagnie. A été tué en accomplissant sa mission.

Soldat ROGER, 295^e d'infanterie : dans la nuit du 19 au 20 octobre, est allé chercher le corps de son capitaine, à environ 300 mètres en avant des tranchées, malgré le feu violent d'une mitrailleuse ennemie. S'était déjà signalé pour avoir, seul, mis en fuite une patrouille cycliste allemande, ce qui avait permis de faire prisonniers deux ennemis blessés.

285^e régiment d'infanterie.

19^e COMPAGNIE : pendant dix jours a repoussé des attaques diurnes et nocturnes extrêmement violentes et s'est maintenue sur les positions conquises en ayant à supporter un combat qui a duré depuis sept heures trente-cinq jusqu'à dix-sept heures, sous un feu violent et continu d'artillerie et d'infanterie.

Capitaine GAUTRUCHE : blessé en conduisant sa compagnie à l'assaut d'un puits de mine défendu par une mitrailleuse.

Lieutenant DU COLOMBIER : blessé grièvement en entraînant sa section en avant.

Capitaine PINGON : a maintenu sa compagnie en position dans des tranchées sous un feu des plus violents d'obusiers. Malade et blessé d'un éclat d'obus, a encore conservé le commandement de sa compagnie pendant deux jours.

Lieutenant SIMON : tué en conduisant, à l'aube, une reconnaissance sur un terrain ab-

solument découvert qu'il savait battu par une mitrailleuse.

Lieutenant REMOND : a fait preuve d'énergie et de calme dans la conduite de sa section. Blessé légèrement.

Capitaine VASSAUX : blessé en conduisant sa compagnie à l'assaut.

Sous-lieutenant SINNIGER : blessé à la cuisse par un shrapnell. A gardé le commandement de sa section dans les tranchées, ne se laissant emporter qu'à la fin du combat.

Soldat CHATELIER : est tombé mortellement blessé en se portant à 50 mètres en avant de ses camarades dans l'exécution d'une reconnaissance.

Sergent JAILLET : blessé à la jambe, ne s'est occupé de sa blessure qu'à la fin du combat, afin de se consacrer entièrement à la conduite du feu de sa fraction.

Sergent GAY-LUGNY : grièvement blessé au bras, a continué à commander sa section avec courage et entrain.

Soldats ROBIN et BELUZE : étant porteurs d'ordres et ayant été grièvement blessés, ont néanmoins exécuté leur mission.

Sergent REGOBY : malgré une canonnade des plus violentes, a continué à observer les mouvements de l'ennemi et à encourager les hommes de sa section. A été grièvement blessé par un éclat d'obus à la tête.

Sergent fourrier RANSON : étant porteur d'un ordre et ayant été blessé de deux balles à la cuisse, a exécuté sa mission.

Soldat LAGNEAU : étant ordonnance du capitaine, a demandé à faire assurer par un autre soldat la garde du cheval pour accompagner son chef au feu. Blessé mortellement en allant transmettre des ordres avec le plus grand mépris du danger.

Soldat GRESELE : blessé grièvement d'une balle dans la jambe, est resté sur la ligne de feu et a fait preuve de beaucoup de courage et d'énergie.

Sergent GOUTTIÈRE : blessé d'un éclat d'obus, a néanmoins pris part à une charge à la baïonnette contre les retranchements ennemis.

9^e Corps d'Armée.

Colonel DESCHAMPS, 125^e d'infanterie : ne cesse de donner des preuves d'énergie depuis le début de la campagne. Un détachement ennemi de deux cents hommes s'étant, au cours d'un violent combat, infiltré dans une tranchée derrière sa première ligne, a fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus grande décision en maintenant ses hommes entre deux feux, refoulant l'attaque ennemie, pendant qu'avec une troupe réservée il encerclait le détachement dont il s'agit, le forçant à capituler deux jours plus tard.

Capitaine BELLECULEE, 125^e d'infanterie : à la suite d'une violente attaque de nuit au cours de laquelle un détachement allemand d'environ 200 hommes avait réussi à franchir la ligne des tranchées, a pu, en plein jour, par d'habiles dispositions prises sous un feu des plus vifs, encercler complètement ce détachement avec deux compagnies et un peloton cycliste de chasseurs, et le mettre dans l'obligation de se rendre deux jours après. A été grièvement blessé au cours de cette opération. Déjà blessé une fois et revenu au front.

Capitaine OROPHANE, 125^e d'infanterie : a peine remis d'une blessure grave, ayant reçu l'ordre de refouler un détachement ennemi qui avait réussi à pénétrer dans nos lignes à la faveur de la nuit, a chargé à la tête de sa compagnie ce détachement. Frappé mortellement d'une balle, a eu le courage de crier à ses hommes, après être tombé : « Mes enfants, quand même ! »

Capitaine de réserve ESPINASSE, 125^e d'infanterie : son commandant de bataillon ayant été blessé, a pris le commandement, dans les conditions les plus difficiles, d'un détachement chargé d'encercler un parti ennemi et, par sa ténacité et son énergie, a pu le maintenir et le resserrer pendant quarante-huit heures de manière à amener sa reddition. Blessé quelques jours avant, n'avait pas voulu quitter le commandement de sa compagnie.

Chief d'escadron CHAIGNE, 49^e d'artillerie : ne cesse de faire preuve d'autant de courage que de sang-froid. A grandement contribué, le 6 novembre, par son esprit de décision, à arrêter une attaque allemande ; blessé, a refusé de se faire évacuer et a conservé son commandement jusqu'au moment où l'artillerie de la division voisine est venue relever, le soir, celle de sa division.

13^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel KNOLL, 92^e d'infanterie : a été tué glorieusement à la tête de son régiment en entraînant lui-même ses compagnies de réserve à l'assaut des tranchées allemandes, sous une grêle de projectiles.

Lieutenant DUCROS, 92^e d'infanterie : a donné à ses hommes un bel exemple de courage en se précipitant, à la tête de sa compagnie, à l'assaut des tranchées allemandes. A été tué pendant l'assaut.

Adjudant-chef BASTIANI, 91^e d'infanterie : a rallié des fractions de sa compagnie qui se repliaient, les a entraînées à l'assaut d'une tranchée allemande, et a été tué glorieusement au moment où il venait de s'en emparer.

Capitaine CHARPENTIER, 92^e d'infanterie : blessé très grièvement au moment où il donnait ses ordres d'attaque à ses chefs de section. N'a pas voulu se laisser conduire au poste de secours avant d'avoir donné leurs objectifs aux quatre sections. Est mort presque aussitôt après.

Sous-lieutenant MARRU, 92^e d'infanterie : est tombé glorieusement à la tête de sa section en entraînant à l'assaut.

Sous-lieutenant LANGELOT, 92^e d'infanterie : dans un combat des plus violents où les officiers de son régiment ont été décimés, a fait preuve de la plus belle énergie en s'élançant à la tête de sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes, et en y entrant le premier malgré un feu très violent.

Soldat CLOTTIN, 92^e d'infanterie : arrivé en se dissimulant au milieu d'un défilé de renfort, le jeune Chotin, âgé de quinze ans, a dû être incorporé au régiment malgré son jeune âge ; a été blessé, il y a un mois, d'une balle à l'épaule, et a fait prisonnier deux Allemands aux combats du 14 et du 15 novembre ; n'a cessé de faire preuve de la plus grande énergie et du plus grand courage.

16^e Corps d'Armée.

Chief de bataillon VACHETTE, 81^e d'infanterie : a été frappé mortellement d'une balle en pleine poitrine, en conduisant son bataillon à l'attaque de l'ennemi, et a répété jusqu'à son dernier soufle le commandement de : « En avant ».

Sergent LAGALY, 81^e d'infanterie : blessé au cours de la journée du 27 octobre, a conservé le commandement de sa section et a repoussé une violente contre-attaque de l'ennemi avant de songer à aller se faire panser.

Maitre ouvrier MARULT, 2^e génie : a conduit sous un feu violent son lieutenant à l'emplacement choisi par le capitaine pour établir un réseau de fils de fer ; blessé à la hanche d'un éclat d'obus, a continué à transmettre toutes les instructions dont il était chargé.

Sous-lieutenant AUGÉ, 53^e d'infanterie : est mort glorieusement à la tête de la compagnie dont il avait le commandement en main-

tenant ses hommes sous le feu d'artillerie et d'infanterie le plus violent.

17^e Corps d'Armée.

Chief de bataillon BOURGUIGNON, 14^e d'infanterie : au combat du 22 août, s'est efforcé avec la plus grande énergie d'enlever une tranchée allemande ouverte, fortement occupée et précédée d'un réseau de fils de fer. A conduit de sa personne, à cinq ou six reprises, des charges à la baïonnette jusqu'au pied de cette tranchée ; grièvement blessé au cours de cette affaire.

14^e régiment d'infanterie.

Capitaine ANDRIEU : au combat du 22 août, a brillamment entraîné sa compagnie et s'est efforcé, à plusieurs reprises, et sous un feu meurtrier, de la porter en avant. A été, dans cette circonstance, grièvement blessé.

Capitaine LOURDOU : au combat du 28 août, a fait preuve de beaucoup d'initiative et de sang-froid en déployant et en maintenant sous un feu violent d'artillerie les premières fractions de l'avant-garde, ce qui a permis l'entrée en ligne des autres compagnies du bataillon.

Lieutenant DE MONTILLET DE GRENAUD : au combat du 22 août, s'est efforcé avec la plus grande énergie, d'enrayer le repli de son unité devant des forces considérables supérieures et a été mortellement blessé.

Lieutenant DUBUC : chargé, au combat du 22 août, d'occuper avec sa section de mitrailleuses un emplacement violemment battu par le feu combiné de plusieurs compagnies de mitrailleuses allemandes, s'est néanmoins acquitté de cette mission. A réussi pendant quelques instants à appuyer le débouché offensif de son bataillon et est tombé frappé à mort à son poste de combat.

Lieutenant porte-drapeau PETIT : dans la journée du 23 août, est resté, sous le feu le plus meurtrier, près du chef de corps et près du drapeau déployé sur le champ de bataille, et a ainsi contribué par sa ferme attitude et son bel exemple à maintenir le calme et la cohésion sur la ligne de feu. Au combat du 7 septembre a été tué par un obus allemand au milieu de la garde du drapeau.

Médecin-major SILVESTRE : a montré un sang-froid remarquable et des qualités professionnelles de premier ordre en allant recueillir à plusieurs reprises, sous le feu, des blessés du régiment, notamment aux combats des 22 et 27 août. N'a quitté une localité que le dernier du régiment, alors que les obus allemands tombaient sur son poste de secours.

Soldat GABAY : fait prisonnier au combat du 27 août, où il est resté en position malgré le repli de son unité, a réussi à s'échapper et à rejoindre une fraction du 59^e avec laquelle il a continué à combattre. Blessé par un éclat d'obus, est allé se faire panser à l'ambulance et est revenu sur la ligne de feu. Souffrant encore de sa blessure, a pris part à un nouveau combat où il est tombé mortellement frappé en cherchant à entraîner ses camarades après la disparition du chef de section mis hors de combat.

88^e régiment d'infanterie.

Lieutenant PORTET : s'étant déjà distingué au combat du 22 août, a donné à tous, le 26 septembre, dans un nouveau combat, un bel exemple de bravoure, de calme et de sang-froid. A maintenu sa section, pendant toute la matinée, sous un feu violent d'artillerie lourde et a gardé sa position contre des forces très supérieures.

Lieutenant CARTON : a fait preuve d'une grande bravoure, le 26 septembre au matin, en chargeant à la baïonnette à la tête de son peloton, poursuivant l'assaillant et réoccupant une tranchée évacuée par une troupe voisine. Est tombé grièvement atteint.

Sous-lieutenant de réserve VIDAL : a chargé très bravement l'ennemi à la tête de sa section, le 26 septembre au matin, et est tombé mortellement atteint, après une héroïque lutte corps à corps.

Sous-lieutenant de réserve LAURET : le 26 septembre, a conduit très bravement sa section au feu, et a été blessé à la figure.

Sergent-major BARINGOU : le 26 septembre

a donné un bel exemple de bravoure à la tête de sa section et est tombé mortellement blessé.

2^e régiment du génie.

Caporal FARGE : chargé de l'allumage des fourneaux de mine, s'est approché, les 18 et 20 octobre, à deux reprises, à environ 30 mètres de la tranchée allemande, et y a projeté des grenades. A ensuite établi un observatoire à 1 m. 50 au-dessus de la tranchée et, de là, a pu découvrir toutes les tentatives faites par l'ennemi pour s'approcher de la sape. A beaucoup contribué par son exemple, à maintenir le sang-froid des défenseurs de cette partie du secteur.

10^e régiment d'artillerie.

Chief d'escadron de réserve HENRYS D'AUBIGNY : s'étant offert volontairement pour porter un ordre urgent, a donné le plus bel exemple de courage et de sang-froid par le calme avec lequel, sous un feu violent d'artillerie, il a accompli sa mission (24 août).

57^e régiment d'artillerie.

Capitaines LATTES et VIOT : ont réussi grâce à leur sang-froid, à leur audace, et à leur ascendant, à déplacer leur batterie sous un feu d'infanterie intense et à l'amener dans une position d'où elle a déterminé la retraite de l'ennemi.

Maréchal des logis GOUDIN : le 26 septembre, sous le feu de l'infanterie et des mitrailleuses allemandes, a fait preuve du plus grand courage, et, malgré plusieurs pertes d'hommes et de chevaux et des accidents de matériel, est parvenu à déplacer sa pièce et à la mettre en batterie sur la position où l'effet de l'artillerie a été décisif.

23^e régiment d'artillerie.

Sous-lieutenant de réserve CAUSSÉ : observe quotidiennement, avec le plus grand sang-froid, notre tir dans les tranchées ; en particulier, le 12 novembre, enterré par un obus de gros calibre, a rétabli la communication téléphonique, sous le feu, et continué quelques mètres plus loin l'observation du tir et la transmission des renseignements.

18^e Corps d'Armée.

Général BONNIER, commandant la 35^e division : blessé à son poste de combat, le 29 août, a repris son commandement, sans attendre que sa blessure fût complètement fermée. Blessé à nouveau le 23 septembre, est revenu reprendre sa place sur le front, incomplètement guéri. S'est distingué depuis le début de la campagne par les plus belles qualités de courage, d'énergie et de sang-froid, qu'il a su communiquer à ses subordonnés.

Caporal MINERAILLES, 144^e d'infanterie : a volontairement pris le commandement d'une patrouille qui, au mépris des plus grands dangers, s'est approchée à 50 mètres de l'ennemi. Blessé au genou, est revenu en rampant, a fait un compte rendu très précis, et a quitté ses camarades en leur prodiguant des encouragements.

Capitaine BENABLET, 144^e d'infanterie : blessé, le 30 octobre, dans une patrouille au cours de laquelle il a fait preuve du plus grand courage, et a recueilli des renseignements importants. S'était avancé seul à proximité immédiate des tranchées ennemies.

Adjudant ROCCASSERRA, 12^e d'infanterie : n'a cessé de donner l'exemple d'une extrême bravoure et d'une grande énergie. A, le 12 octobre, accompli de façon remarquable, la mission qui lui était assignée dans l'attaque d'une position ennemie.

Adjudant LAFITTE, 18^e d'infanterie : habileté remarquable et audace très grande dans l'emploi des mitrailleuses avec lesquelles, notamment le 12 octobre, il a infligé à l'ennemi des pertes très sérieuses.

Adjudant ANDRÉ, 142^e territorial d'infanterie : au combat du 5 novembre, après que son capitaine, seul officier de la compagnie, venait d'être tué, a pris le commandement sous un feu intense, et, par son attitude énergique, a largement contribué à repousser l'ennemi parvenu à une vingtaine de mètres des tranchées.

19^e Corps d'Armée.

3^e BATAILLON DU 3^e TIRAILLEURS et commandant MITTELHAUSER : se sont particulièrement distingués dans les combats des premiers jours de novembre ; le 11, notamment, ont attaqué avec une magnifique bravoure un village fortement défendu et garni de mitrailleuses.

20^e Corps d'Armée.

22^e BRIGADE D'INFANTERIE : s'engageant à fond avec la belle vaillance que tous lui connaissent, a, par son intervention, rétabli une situation délicate, méritant une fois de plus sa réputation de troupe brave et bien commandée.

Adjudant de réserve VIGNEY, 153^e d'infanterie : le 6 novembre, a donné le plus bel exemple de sang-froid en retournant chercher sous le feu le plus intense une partie de sa section pour l'entraîner en avant. Le 7 novembre, ayant reçu l'ordre d'enlever un point d'appui d'où partait un feu violent, a réussi à entraîner sa section et a été frappé mortellement en l'amenant sur le point d'appui.

21^e Corps d'Armée.

Maréchal des logis RIALLAND, 59^e d'artillerie : au combat du 24 août, au moment où il amenait les avant-trains sous le feu de l'ennemi, a eu son cheval tué sous lui par un éclat d'obus. Violemment projeté à terre, s'est relevé aussitôt pour continuer à diriger l'exécution du mouvement. Blessé le 15 septembre, ne s'est laissé évacuer que trois jours après.

60^e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED : engagé en soutien de cavalerie, a apporté aux unités auxquelles il était affecté l'aide la plus efficace, se montrant en toutes circonstances comme un vivant exemple d'énergie et de vaillance, et sauvant à différentes reprises une situation compromise.

Corps d'Armée colonial.

Sous-lieutenant NICOLEAU, 24^e d'infanterie coloniale : a fait preuve d'une énergie et d'un sang-froid peu communs le 26 septembre où, blessé et fait prisonnier au cours d'un combat à la baïonnette, il s'est évadé, a été repris, s'est échappé à nouveau et a réussi à rentrer dans les lignes françaises.

Caporal LE GALLIC, 7^e d'infanterie coloniale : le 29 septembre, s'est exposé pendant vingt minutes au feu ennemi, hors de la tranchée, pour sauver trois de ses camarades ensevelis sous un talus bouleversé.

Soldat BLANDEAU, 3^e d'infanterie coloniale : très belle conduite au feu. En particulier, n'a cessé d'assurer, le 25 septembre, sous une grêle de balles, la liaison entre sa compagnie et les troupes voisines, faisant l'admiration de tous par son calme et par son courage.

Division d'occupation de Tunisie.

Capitaine DUCHAT, 4^e tirailleurs : a tenu avec sa compagnie, pendant trois jours sous un feu violent d'artillerie, des tranchées sans cesse attaquées par l'ennemi.

Sergent FLECHET, 4^e tirailleurs : très belle attitude au feu dans la nuit du 26 au 27 octobre, dans une tranchée violemment bombardée par l'ennemi.

Tirailleurs SALAH BEN AHMED, DJILANI BEN AMOR, AMOR BEN SALAH, MOHAMED BEN AMARA, ALI BEN ATTICK BEN YUCELI, 4^e tirailleurs : se sont fait particulièrement remarquer par leur courage et leur énergie lors des attaques dirigées contre leur bataillon, les 26 et 27 octobre.

Tirailleur SALAH BEN BRAHIM ES SA- GAIR, 4^e tirailleurs : n'a cessé, du 6 au 9 novembre, de combattre jour et nuit, ne quittant momentanément son poste que pour aider à panser ses camarades tombés à côté de lui.

Divisions de cavalerie et de réserve.

Lieutenant MECHONNEVIN, groupe cycliste de la 7^e division de cavalerie : a fait preuve de la plus grande énergie au cours d'une opération à la suite de laquelle un parti

ennemi de 200 hommes environ a pu être cerné et amené à se rendre. A été blessé grièvement au cours de cette opération.

Sergent VIMONT et soldat GOSSET, 225^e d'infanterie : ont courageusement, sous une grêle de balles et d'obus, relevé leur lieutenant blessé pendant le combat du 12 octobre ; l'ont mis à l'abri dans une tranchée et sont retournés ensuite au feu avec le plus grand courage.

Soldat BERTHO, 225^e d'infanterie : a, pendant le combat du 12 octobre, ramené jusque dans les tranchées un officier mortellement blessé.

87^e DIVISION TERRITORIALE : chargée, pendant trois semaines, de la défense d'un secteur important, a brillamment rempli sa mission en infligeant à l'ennemi des pertes sensibles et en faisant preuve, dans toutes les actions offensives et défensives qu'elle a dû engager, de solides qualités d'endurance et de bravoure.

Aviation.

Lieutenant de réserve HIRSCHAUER : a pris part comme pilote aux deux ascensions de guerre d'un dirigeable, et faisait partie de l'équipage qui réussit à faire atterrir ce dirigeable pris à faible hauteur sous un feu violent d'infanterie au cours d'une ascension. Comme observateur aux armées, a fait de nombreuses reconnaissances poussées très avant en territoire ennemi et obtenu les meilleurs résultats dans le lancement des projectiles, et l'observation d'artillerie.

Sergent BOULARD : a fait de nombreuses reconnaissances depuis le début des opérations et a obtenu les meilleurs résultats dans le réglage du tir d'artillerie. Blessé dans une chute d'avion en prenant le départ pour exécuter une reconnaissance d'artillerie, le 30 octobre.

6^e et 9^e Corps d'Armée.

Sergent WIRTH, 25^e bataillon de chasseurs : le 2 novembre, devant abandonner sa tranchée qui était prise sous un feu violent d'ennemi, a fait évacuer d'abord tous ses chasseurs ; a été blessé au moment où il quittait le dernier sa tranchée.

LE 1^{er} ESCADRON DU 7^e HUSSARDS : chargé d'une contre-attaque à pied, dépassa les tranchées au pas gymnastique sous une pluie d'obus, arriva jusqu'à 100 mètres de l'ennemi, occupant une maison dans laquelle il s'est maintenu, enrayant ainsi l'offensive ennemie. A eu ses deux officiers, le capitaine commandant THOMASSIN et le lieutenant ROYER, glorieusement frappés en menant à bien cette attaque.

Commandant DESASSIS, 7^e hussards : chargé d'exécuter une contre-attaque à pied avec son régiment, a montré, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, un entrain, un calme et un sang-froid remarquables. A mené à bien la mission dont il était chargé en arrêtant l'offensive ennemie.

Chef d'escadrons CARRI, 25^e dragons : le 2 novembre, a défendu toute la nuit et la matinée le terrain pied à pied malgré la violence des attaques ennemies. A continué son commandement malgré une blessure très douloureuse (doigt arraché) ; ne s'est fait panser qu'après le combat.

Lieutenant COUILLEAU, 25^e dragons : grièvement blessé au cours du combat du 2 novembre, a refusé les secours des cavaliers de son peloton qui tentaient de le relever pour les renvoyer à leur poste.

Brigadier GOUSSELIN et cavalier BIGOT, 25^e dragons : blessés en essayant, sous le feu, de ramener leur officier blessé.

Cavalier PREJEAN, 25^e dragons : sorti d'une rafale de gros obus y est retourné de lui-même pour relever sous le feu un brigadier de son escadron mortellement blessé.

Lieutenant LE BOBINNET, 25^e dragons : blessé le 2 novembre à la tête de son peloton, y est resté toute la journée malgré sa blessure et n'a consenti à se faire panser que sur l'ordre formel de son capitaine.

Chef de bataillon MARTIN DE LA BAS-TIDE, 90^e d'infanterie : a montré du 6 au 12 novembre, dans des circonstances critiques, une activité, une énergie et une ténacité remarquables alliées à une complète bravoure, se portant au premier rang pour soutenir le moral de ses troupes et les maintenir dans les tranchées.

Capitaine LANES, 90^e d'infanterie : dans plusieurs circonstances critiques du 6 au 12 novembre, a fait preuve de la plus grande énergie et de la plus grande bravoure en prenant hardiment l'offensive, notamment dans une attaque de nuit qui a arrêté les progrès de l'ennemi.

Sous-lieutenant POUGNON, 90^e d'infanterie : dans une situation critique, a vigoureusement commandé et maintenu sa compagnie sous un feu d'une extrême violence, et quoique blessé, l'a conduite énergiquement à une contre-attaque.

Lieutenant de réserve RENAULT, 77^e d'infanterie : officier d'une rare énergie, commande très brillamment sa compagnie. Blessé une première fois le 26 octobre, une seconde fois le 10 novembre, atteint le 11 novembre de contusions multiples à la suite de la destruction de son abri par l'artillerie, a tenu, chaque fois, à conserver le commandement de sa compagnie.

Commandant BRAUD, 33^e d'artillerie : s'est particulièrement distingué pendant la journée du 12 novembre en maintenant ses batteries sous un feu violent à portée de la première ligne ; a arrêté une violente attaque de l'ennemi et a appuyé ensuite la contre-attaque de nos troupes.

Sous-lieutenant VINCENT, 33^e d'artillerie : agent de liaison entre le commandant de l'artillerie et un groupe de batteries qui, à la suite d'une violente attaque de l'ennemi, le 12 novembre, se sont trouvées immobilisées pendant plusieurs heures à moins de 600 mètres de tranchées allemandes. A fait preuve d'autant d'intelligence que de courage et de sang-froid en assurant la liaison de façon régulière à travers une pluie de balles.

Commandant GÉRARD, 33^e d'artillerie : le 12 novembre, à la suite d'une violente attaque de l'ennemi, s'est trouvé à moins de 600 mètres des tranchées allemandes, sans aucune infanterie. A, par son exemple et son autorité, maintenu le calme dans son personnel sous une grêle de balles.

Capitaine DE VERBIEGER DE SAINT-PAUL et lieutenant SIVIEUDE, 33^e d'artillerie : le 12 novembre, à la suite d'une violente attaque de l'ennemi, se sont trouvés à moins de 600 mètres des tranchées allemandes sans avoir aucune infanterie ; ont continué le tir jusqu'à épuisement des munitions ; ont fait ensuite prendre les mousquetons à leurs servants, ont pu ainsi tenir jusqu'à la tombée de la nuit.

Lieutenant de réserve SCHOETTEL : maréchal des logis TAVARD et HACQUET, 33^e d'artillerie : agents de liaison du commandant de groupe, ont, dans une circonstance critique, traversé à plusieurs reprises, avec le plus beau sang-froid, une zone criblée de balles pour assurer la liaison dont ils étaient chargés.

Général MOUSSY, 33^e brigade d'infanterie : a donné le plus bel exemple en se portant bravement, à un moment critique de l'action, avec son officier d'état-major, en avant de sa ligne d'infanterie qui commençait à fléchir sous le nombre et l'a, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, ramenée à l'offensive, refoulant l'ennemi et regagnant, à sa tête, des tranchées momentanément abandonnées.

Capitaine BREART DE BOISANGER, état-major de la 33^e brigade : a secondé avec beaucoup d'énergie, de sang-froid et de courage, son général de brigade qui s'était porté en avant de la ligne de tirailleurs à un moment critique de l'action, et a grandement contribué à la reprise et au succès de l'offensive.

Caporal fourrier ROBIN, 66^e d'infanterie : avant une attaque et sentant la gravité de la situation a eu le sang-froid de mettre en ordre sa comptabilité sous le feu et de donner les indications nécessaires, au cas où il disparaîtrait. A été tué quelques instants après.

Sergent ROY, 66^e d'infanterie : dans les derniers combats soutenus par son entrain et sa bonne humeur sa section, jusqu'au moment où, surveillant le terrain en avant de sa tranchée, il fut blessé, donnant le plus bel exemple de mépris du danger.

Caporal PALICE, 66^e d'infanterie : blessé le 26 octobre, refusa de quitter le rang et tomba mortellement frappé 100 mètres plus en avant, donnant ainsi un bel exemple de courage et de dévouement.

Caporal BOURSIER, 125^e d'infanterie : blessé le 24 août. Nommé caporal à son retour sur

le front en raison de sa belle conduite le jour de sa blessure. Tué le 27 octobre au moment où il venait de sortir de sa tranchée entraînant ses hommes au cri de : « En avant ! »

Caporal GRESILLIÈRE, 290^e d'infanterie : le 30 octobre, dans l'attaque de nuit d'un village, a entraîné avec une brillante bravoure, son escouade à l'assaut des tranchées allemandes. Se trouvant séparé de son escouade, a fait deux prisonniers allemands et pendant qu'il cherchait à s'emparer d'un troisième, les deux premiers reprenant leurs armes, tirèrent sur lui, lui faisant deux blessures, dont l'une grave. Avec son escouade appelée à son secours, a abattu les trois Allemands et a continué à combattre pendant une partie de la nuit.

Général de brigade LEFÈVRE, commandant la 18^e division : d'un courage personnel au-dessus de tout éloge, a donné le plus bel exemple aux troupes sous ses ordres en maintenant son poste de commandement pendant 25 jours sous un bombardement des plus violents dans un village complètement détruit par les obus et en visitant des tranchées à bicyclette sous le feu de l'ennemi. A, par cette manière de faire, grandement contribué à élever le moral de tous dans une période difficile.

Capitaine ZERHOUSS, état-major de la 18^e division : a sollicité une mission particulièrement périlleuse, l'a exécutée en automobile à cause de l'urgence, bien qu'il en résultât un plus grand danger, l'a accomplie jusqu'au bout avec un calme qui a fait impression sur les troupes voisines, et a été mortellement frappé.

10^e Corps d'Armée.

Colonel GEOFFROY, 2^e dragons : le 2 novembre, a maintenu son régiment sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie à la défense des tranchées occupées par ses escadrons. Magnifique tenue au feu.

Capitaine DE LESTRANGE, 2^e dragons : tué le 2 novembre en dirigeant le feu de son escadron contre une violente attaque d'infanterie allemande, parvenue à 50 mètres des tranchées.

Lieutenant DE LANGLE DE CARY, 2^e dragons : a fait personnellement, dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, la reconnaissance des tranchées allemandes. Blessé à la tête au moment d'une violente attaque d'infanterie, est resté à la tête de son peloton qu'il a maintenu dans le plus grand ordre ; n'a consenti à se faire panser qu'après le combat. Déjà cité à l'ordre du jour de l'armée.

Maréchal des logis SCHELOCK, 2^e dragons : blessé dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre en faisant une reconnaissance des tranchées allemandes.

Brigadier ROUX, 2^e dragons : blessé en ramenant, sous le feu, le corps de son capitaine mortellement atteint.

Sous-lieutenant MINISCLOUS, 50^e d'artillerie : sous un feu des plus violents, s'est spontanément porté dans les tranchées avancées de l'infanterie pour rétablir les communications téléphoniques avec ses batteries. Y a été mortellement frappé.

11^e Corps d'Armée.

Général DE SAILLY, 9^e brigade de dragons : dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, a fait reprendre une ferme par une compagnie avec l'appui de ses dragons ; blessé de deux coups de feu au bras droit et à la main gauche, est resté à son poste de commandement. A continué à diriger le combat et conservé depuis le commandement de sa brigade.

Capitaine de réserve POLO, état-major de la 9^e brigade de dragons : dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, au cours d'une attaque de nuit sur une ferme, s'est porté bravement au secours de son général blessé et est tombé victime de son dévouement, frappé à bout portant de plusieurs balles. Tué au champ d'honneur.

Lieutenant BRIOIS, état-major de la 9^e brigade de dragons : dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre après avoir arraché son général blessé aux mains de l'ennemi, a été tué à ses côtés en entraînant dans une attaque à la baïonnette une compagnie d'infanterie.

CITATIONS

(Suite).

Colonel SCHMIDT, 3^e dragons : dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, a fait face avec la plus grande bravoure et un sang-froid parfait à une attaque de nuit venant à la fois de trois côtés, et l'a arrêtée avec des pertes sérieuses. Magnifique tenue au feu.

Capitaine BOSSUT, 1^{er} dragons : dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, ayant eu son maréchal des logis chef mortellement blessé au cours d'une reconnaissance, est allé lui-même, avec un seul cavalier, chercher jusque dans les rangs ennemis le corps de son sous-officier, qu'il a ramené après avoir tué de sa main un soldat allemand.

Capitaine LÉONARD ARTHUR, 3^e dragons : mortellement blessé le 1^{er} novembre en transmettant, sous un feu violent, un ordre de son colonel.

Capitaine RICOUR, 3^e dragons : blessé d'une balle à la tête le 1^{er} novembre, a continué à commander son escadron avec le plus grand sang-froid et n'a consenti à se faire panser qu'après le combat et sur l'ordre formel de son colonel.

Lieutenant DESPIERRES, 3^e dragons : grièvement blessé le 1^{er} novembre, au moment où il se portait au secours de son capitaine mortellement blessé.

Lieutenant PEYRARD, 3^e dragons : mortellement blessé, le 1^{er} novembre, en restant le dernier dans une tranchée occupée par son peloton.

Maréchal des logis HERMELIN, 1^{er} dragons : dans la nuit du 31 octobre, est allé avec deux cavaliers en reconnaissance sur un bois occupé par l'ennemi ; mortellement atteint à la fin de sa reconnaissance.

Maréchal des logis DE SAUGERES, 3^e dragons : dans la nuit du 31 octobre, s'est porté seul en avant pour reconnaître une troupe que l'on croyait amie. Tué au cours de sa mission, mais sa mort a permis d'ouvrir le feu pour repousser l'ennemi.

Maréchaux des logis PIQUET et LEVESQUE ; cavalier CHAMPIRE, 3^e dragons : ont ramassé, sous un feu violent, leur capitaine mortellement atteint et l'ont ramené à l'abri.

14^e et 16^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel BOUSSAT, 96^e d'infanterie : commandant un détachement avancé, s'est dépensé pendant plusieurs jours et a fait preuve des plus solides qualités militaires en attaquant résolument, à maintes reprises, un ennemi fortement retranché et aidé d'une puissante artillerie ; en repoussant de jour et de nuit de violentes contre-attaques et en maintenant malgré tout, dans son détachement, l'ordre, la confiance et la plus mâle énergie.

Chef d'escadron DE REYNAUD DE VILLEVERD, 9^e d'artillerie : blessé à la tête par des éclats de briques à son poste de commandement, le 10 novembre. A conservé le commandement de son groupe et a contribué par le feu de sa batterie à arrêter une attaque allemande faite dans la soirée.

Sous-lieutenant LABUSSIERE, 9^e d'artillerie : blessé près de son chef d'escadron, a conservé son poste au feu, le 10 et le 11 novembre.

Maréchal des logis GUDBERT, 9^e d'artillerie : blessé au poste de commandement du chef d'escadron.

Chef d'escadron CHILLAZ, 56^e d'artillerie : a commandé son groupe de batteries au cours de nombreux combats avec une habileté, une activité et un courage dignes de tout éloge. Tué le 22 septembre, sur la ligne de feu de l'infanterie où il s'était porté pour, de là, diriger le feu de ses batteries.

Lieutenant BINEAU, 56^e d'artillerie : s'est, depuis le début de la campagne, constamment tenu sur la première ligne pour observer le tir de sa batterie. Tué le 5 novembre dans la première tranchée où il s'était porté malgré un feu très violent de l'artillerie ennemie.

21^e Corps d'Armée.

Sergent réserviste CAFFY, 3^e bataillon de chasseurs à pied : est entré le premier de sa section dans une tranchée défendue par l'ennemi ; puis, chargé par son capitaine de transmettre un ordre à une section, a accom-

pli sa mission, bien qu'ayant été blessé de trois balles pendant le trajet.

Soldat CHARDONNET, 3^e bataillon de chasseurs à pied : agent de liaison entre le capitaine commandant la compagnie et le chef de bataillon, a apporté un renseignement sous le feu de l'artillerie ennemie. Chargé par le commandant de porter un ordre à son capitaine, a été blessé, a essayé de rejoindre sa compagnie ; épuisé, a gagné une tranchée voisine d'où il a fait un compte rendu écrit à son commandant de compagnie.

Capitaine SANCELME, 12^e d'artillerie : a, en diverses journées de combat, et particulièrement le 25 septembre, arrêté par un tir d'artillerie opportun et réglé, une offensive ennemie menaçante. S'était déjà fait remarquer par sa vigueur et sa compétence professionnelle dans les combats du mois d'août, et en particulier le 14.

Sergent BOUVIER, 158^e d'infanterie : au cours de la défense d'un pont, du 6 au 9 octobre, se tint presque constamment à la barricade du pont même. Par son exemple et ses exhortations, réussit à maintenir ses hommes, pendant huit heures, sous un feu extrêmement violent d'artillerie et d'infanterie ; fit lui-même le coup de feu avec sang-froid, observant le terrain et comptant, au moyen de sa jumelle, les ennemis tombés.

Lieutenant MAIRE, 158^e d'infanterie : donne à tous l'exemple d'un courage froid et de la plus grande énergie. Le 11 octobre, a su, grâce aux dispositions habiles qu'il avait prises et à la confiance qu'il inspire à ses hommes, résister à une attaque violente d'un ennemi très supérieur en nombre.

Divisions territoriales et de réserve.

Lieutenant-colonel RIMAILHO, commandant l'artillerie de la 58^e division de réserve : s'est montré, en maintes circonstances, par son entrain, son énergie et sa belle attitude au feu, aussi vaillant combattant que savant technicien. A puissamment contribué, dans les derniers combats de jour et de nuit à enrayner net toutes les contre-attaques allemandes, en ordonnant d'une façon parfaite, pour nous et pour nos alliés, les feux de tranchée de première ligne avec ceux de son artillerie.

Lieutenant-colonel LAIGNELOT, 287^e d'infanterie : a déployé une inlassable activité. Par son énergique impulsion a réussi à pousser ses compagnies de première ligne à courte distance des tranchées allemandes. Son poste d'observation ayant été violemment bombardé ne l'a quitté, à plusieurs reprises, qu'après sa destruction.

Sous-lieutenant de réserve DENIS, 158^e d'infanterie : a montré la plus grande bravoure, le 12 octobre, à l'attaque d'un village. Tué, le 13 octobre, en avant de la tranchée, où il circulait à découvert, pour encourager ses hommes.

Lieutenant-colonel COMTE, commandant la 173^e brigade d'infanterie ; lieutenant-colonel MOREL, commandant le 76^e territorial d'infanterie ; lieutenant-colonel ROBINET DE FLAS, commandant le 75^e d'infanterie territoriale : au contact de leurs troupes très éprouvées par le feu, n'ont cessé de donner l'exemple le plus complet de sang-froid, d'initiative et d'énergie.

Capitaine GUIGNARD, 73^e territorial d'infanterie : tombé à la tête de sa compagnie qu'il entraînait au feu avec le plus grand courage.

Capitaine SPIRE, 79^e territorial d'infanterie : tombé à la tête de sa compagnie qu'il entraînait au feu avec le plus grand courage.

Lieutenant SUDRE, 79^e territorial d'infanterie : tombé à la tête de sa section en l'entraînant à l'ennemi.

Aviation et Divers.

Lieutenant MOUCHARD et adjudant NARDIN : ont, au cours de la journée du 1^{er} novembre, exécuté un bombardement sur des points indiqués par l'état-major, malgré un feu violent d'artillerie ; ont eu leur appareil atteint par six éclats de shrapnells, le lieutenant Mouchard a lui-même été blessé au pied par un septième éclat. N'en ont pas moins lancé leurs bombes au point et à l'heure fixés.

Capitaine CHALLE : a, au pied levé, remplacé un pilote malade de l'escadille de bombardement et a exécuté sous le feu de l'ar-

tillerie ennemie un bombardement dont les effets parurent efficaces.

Lieutenants DONNY et CARTIER : ont rendu les plus grands services et montré un courage à toute épreuve en exécutant journellement à bord d'avions français, sous le feu, des reconnaissances fructueuses.

Caporal DELAUNAY, escadron V. 14 : s'est fait remarquer depuis le début des opérations par son courage et son entrain comme bombardier volontaire à bord des avions. Le 8 novembre, a été blessé au bras pendant que son capitaine lui avait cédé la direction et a continué à piloter, montrant ainsi autant de sang-froid que d'énergie.

Sœur Sainte-ZOË, supérieure des religieuses de l'hôpital d'Auchel : a aidé avec la diligence la plus éclairée et la meilleure volonté à l'organisation rapide de l'hôpital d'Auchel.

Sœur SAINT-PIERRE-FOURRIER et sœur Sainte-THÉOPHILINE, de l'hôpital d'Auchel : se sont consacrées aux soins des contagieux, travaillant jour et nuit avec un inlassable dévouement.

Soldat DELACHAL, infirmier détaché à l'hôpital de contagieux d'Auchel : a soigné des contagieux avec le plus grand dévouement. A contracté une maladie grave au cours de son service.

Sœur hospitalière Sainte-SUZANNE : tuée par un obus en soignant les blessés de l'hôpital Saint-Jean à Arras.

Sœur hospitalière SAINT-PIERRE : blessée en donnant ses soins aux malades et blessés de cet établissement.

Sœur BERTINE, supérieure des sœurs hospitalières : a organisé une ambulance et a montré le plus grand courage pendant le bombardement de la ville d'Arras.

Gouvernement militaire de Paris.

Capitaine de réserve VAISSE, 8^e génie : s'est multiplié depuis le début de la campagne pour assurer, quelques critiques que fussent les circonstances, les liaisons de l'armée. Y a toujours réussi.

1^{er} Corps d'Armée.

Sous-lieutenant THOMAS, 1^{er} d'infanterie : a, pendant trois jours et trois nuits, progressé à la tête de sa compagnie sous un feu intense et en repoussant de violentes contre-attaques de l'ennemi.

Soldat BERTHON, 1^{er} d'infanterie : a énergiquement et courageusement commandé son escouade sous le feu, ne consentant à quitter le front qu'après avoir été atteint de plusieurs blessures successives et mis dans l'impossibilité de combattre.

Sous-lieutenant BARTHELEMY, 127^e d'infanterie : a, bien que blessé sérieusement lui-même, par son exemple et sa belle attitude, maintenu l'ordre dans sa section fortement éprouvée par la chute simultanée de deux obus de gros calibre. Ne s'est fait panser qu'une demi-heure après et a conservé son commandement toute la journée (6 novembre).

Adjudant NICOLLE, 127^e d'infanterie : très grièvement blessé au cours d'un combat où il avait eu la plus belle attitude sous le feu. A trouvé la force au moment où, transporté mourant vers l'arrière, il rencontrait ses camarades allant au combat, de s'écrier : « Vive la France ! »

Chef de bataillon LAMBERT, 8^e d'infanterie : blessé à la tête dès le matin, en reconnaissant la zone d'action de son bataillon, a conservé toute une journée son commandement, tenant brillamment tête à un ennemi supérieur en nombre dont il a su, par des contre-attaques continuelles, arrêter les violentes tentatives d'offensive.

Lieutenant LEROY, 43^e d'infanterie : blessé de deux éclats d'obus après avoir, avec un grand courage, traversé à la tête de sa section un cours d'eau défendu par l'ennemi.

Sous-lieutenant VIVET, 43^e d'infanterie : le 12 novembre, chargé de reconnaître la situation des troupes engagées dans l'attaque d'un village, a rempli parfaitement sa mission : est allé jusqu'aux premières maisons du village où il a tué d'un coup de revolver une sentinelle ennemie qui voulait l'arrêter.

Chef de bataillon BEJOT, 84^e d'infanterie : a brillamment conduit son bataillon dans toutes les affaires auxquelles il a assisté de-

puis le début de la campagne. S'est encore distingué en organisant la défense d'un point d'appui et en résistant avec succès à toutes les attaques allemandes.

Capitaine THERY, 8^e d'infanterie : au combat du 9 novembre, voulant absolument obtenir des renseignements que des agents de liaison tués en cours de route n'avaient pu rapporter, est allé à 100 mètres de l'ennemi dans une zone très battue. A été frappé mortellement d'une balle à la tête en rentrant de cette mission.

Soldat DAMBREMONT, 8^e d'infanterie : agent de liaison depuis le début de la campagne, a rempli avec dévouement toutes les missions qui lui ont été confiées sous le feu. Blessé, s'est préoccupé avant tout de faire parvenir l'ordre dont il était porteur et n'a demandé qu'un secours qu'après y avoir réussi.

Soldat CARPENTIER, 8^e d'infanterie : mortellement blessé au cours d'une reconnaissance dangereuse pour laquelle un homme de bonne volonté avait été demandé (combat du 2 novembre).

Sergent PARENT, 3^e génie : faisant partie d'un détachement chargé de construire un va-et-vient sur une rivière, le 10 novembre, a accompli cette manœuvre avec le plus grand sang-froid sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, est resté ensuite toute la journée dans un trou d'obus sur la rive ennemie pour défendre ce moyen de passage et, la nuit venue, a assuré le sauvetage des blessés de son détachement.

Lieutenant JUGE, 3^e génie : a dirigé habilement de nuit, une reconnaissance de passage de cours d'eau dans une zone parcourue par les patrouilles ennemies et a fait preuve d'un grand sang-froid en restant plusieurs heures dans une zone battue par l'infanterie ennemie à bord d'une portière qu'il commandait, et sur laquelle il a recueilli des soldats blessés sur le point de se noyer.

Sergent AMAND, 3^e génie : a fait preuve de beaucoup de courage en pilotant une portière soumise à un feu très violent de l'ennemi et a contribué à sauver des blessés sur le point de se noyer.

aporal MANOUVRIER, sapeurs FRANÇOIS et DONDEYNE, 3^e génie : ont fait preuve d'un courage remarquable en continuant à piloter une portière battue à très courte distance par le feu de l'ennemi et sont tombés glorieusement à leur poste.

2^e et 4^e Corps d'Armée.

Soldat HUSSON, 287^e d'infanterie : très grièvement blessé le 30 octobre en transmettant des ordres avec le plus grand courage, sous un feu violent. A assuré sa mission avant de se faire panser.

Chef de bataillon GRAILLE, 287^e d'infanterie : a fait preuve des plus belles qualités militaires en répétant sans discontinuer les charges à la baïonnette destinées à faciliter le mouvement des unités voisines. Grièvement blessé au cours d'une de ces charges.

Lieutenant QUINT, 287^e d'infanterie : frappé, le 6 novembre, au moment où il donnait à nouveau l'exemple de son rare sang-froid et de sa mâle énergie.

Sous-lieutenant TOULLET, 287^e d'infanterie : a, le 30 octobre, assuré sous le feu, et malgré des difficultés énormes, les liaisons téléphoniques. Les appareils ayant été mis hors d'usage, a pris une part énergique aux charges à la baïonnette exécutées dans un village. Avait été antérieurement blessé, en donnant les preuves du même courage.

Sous-lieutenant POULAIN, 287^e d'infanterie : grièvement blessé, en repoussant avec une extrême énergie les attaques de l'ennemi sur sa section.

Caporal DOCKER, 148^e d'infanterie : s'est offert volontairement pour diriger une patrouille chargée d'une mission périlleuse; a rapporté des renseignements précieux; puis, seul, a franchi un pont battu par un feu extrêmement violent et en a surveillé les abords de façon à permettre le travail des sapeurs du génie.

Lieutenant territorial MONBAILLY, 1^{er} d'artillerie lourde : du 20 octobre au 6 novembre, a observé le tir de sa batterie dans des conditions difficiles et périlleuses; par des observations faites près des tranchées ennemies, a permis de régler le tir de l'artillerie lourde et de détruire des maisons d'où partait un feu très meurtrier pour l'infanterie.

Capitaine DULAC, 304^e d'infanterie : blessé, a conservé le commandement de sa compagnie. Evacué, a rejoint avant complète guérison.

Sergent CAIRE, 303^e d'infanterie : a pris le commandement, en remplacement d'un officier tué, et a continué vigoureusement l'attaque.

Adjudant PERIÈS, 26^e d'artillerie : par son attitude de calme et de sang-froid, a réussi à faire continuer le tir à sa section, qui était sous le feu de deux batteries ennemies de gros calibre.

5^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon COLAS DES FRANCS, 151^e d'infanterie : a repris du service pour la guerre. Est tombé mortellement frappé en conduisant son bataillon à l'assaut dans une forêt.

Capitaine CHEVALIER, 313^e d'infanterie : blessé mortellement en faisant un acte d'initiative heureuse dans une attaque de nuit.

Capitaine GUILLAUME, 131^e d'infanterie : tué en forêt, à la tête de sa compagnie, qu'il avait toujours brillamment conduite et entraînée.

Capitaine MOURGUES, 4^e d'infanterie : a conduit avec énergie et efficacité une contre-attaque dans laquelle il a été tué.

Adjudant MOTTE, 4^e d'infanterie : a sauvé une mitrailleuse compromise. Tué à son poste dans une tranchée.

Maréchal des logis GERVAISE, 30^e d'artillerie : a été tué en voulant remplacer son lieutenant mortellement frappé.

Sous-lieutenant DECHAP, 46^e d'infanterie : ayant reçu l'ordre de tenir une position, a repoussé les attaques d'un ennemi très supérieur en nombre. A payé de sa vie le service rendu.

Médecin aide-major ARLABOSSE, 9^e division d'infanterie : en toutes circonstances, se porte en avant avec autant de sang-froid que d'activité pour recueillir les blessés sous le feu.

Sergent MARCHAND, 76^e d'infanterie : engagé pour la durée de la guerre, et âgé de cinquante-huit ans. A fait le coup de feu jusqu'à épuisement de ses munitions, dans une tranchée; a été grièvement blessé.

Soldat PORSON, 76^e d'infanterie : a été blessé en se portant au secours de son chef.

Capitaine STEPHAN, 82^e d'infanterie : s'était distingué à la tête de sa compagnie ou d'un bataillon, depuis le début de la campagne. Blessé mortellement en reconnaissance d'avant-postes.

Lieutenant ROBILLARD, 30^e d'artillerie : absolument remarquable par sa bravoure tranquille sous le feu. Blessé très grièvement en exécutant son service d'agent de liaison (amputé d'une cuisse).

Sous-lieutenant DHE, 13^e d'artillerie : étant adjoint au commandant de groupe, a fait preuve, à maintes reprises, de bravoure et d'initiative, en se portant aux endroits les plus périlleux pour observer.

Maréchal des logis COIFFARD, 13^e d'artillerie : le 10 septembre, blessé d'un éclat d'obus à la tête, n'a voulu se faire panser qu'après avoir rendu compte de sa mission à son commandant de groupe. Evacué à la suite de cette blessure, n'a pas voulu attendre, pour rejoindre le front, sa complète guérison. Le 26 septembre, est allé, sous le feu ennemi, chercher un caisson, dont les conducteurs avaient disparu, et l'a ramené dans nos lignes.

Maréchal des logis PENICAUD, 13^e d'artillerie : a fait preuve, en maintes circonstances, d'intelligence et d'aide, dans ses fonctions de maréchal des logis éclaircur.

Maréchal des logis VIGNEAUX, 13^e d'artillerie : ayant été blessé comme chef d'une pièce isolée, n'a quitté son commandement que sur ordre formel et réitéré d'un officier.

6^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon BOIDOT, 9^e génie : pendant l'attaque d'une ferme, est sorti d'une tranchée en voyant certains éléments qui se repliaient. A été frappé mortellement en les reportant en avant.

Capitaine PETIT, 132^e d'infanterie : conduit son bataillon avec autant de bravoure que de tactique de la situation.

Canonier DELAUNAY, 5^e d'artillerie à pied : grièvement blessé à son poste à la tourelle de 155.

Lieutenant-colonel PERROT, 254^e d'infanterie : grièvement blessé le soir d'un combat où il avait fait courageusement tête à un ennemi supérieur en nombre aidé d'une puissante artillerie (2 novembre).

Sous-lieutenant DOUCET, 364^e d'infanterie : a manœuvré brillamment sa section, le 12 octobre et a pris à revers des tranchées allemandes. Tué le 27 octobre, au tranchées brillamment une reconnaissance.

Sous-lieutenant de réserve DUMAY, 132^e d'infanterie : ayant reconnu une tranchée, s'est élancé, le lendemain, à l'attaque à la baïonnette. Est tombé mortellement frappé à 20 mètres de l'ennemi.

Soldat MANIER, 254^e d'infanterie : a fait partie, pendant plusieurs jours, comme volontaire, des patrouilles envoyées par sa compagnie pour reconnaître le tracé et l'occupation des tranchées allemandes exécutées à proximité du front. Toujours au premier rang à l'heure du danger, a reçu, le 23 octobre, une blessure grave.

Chef de bataillon FRADIN DE BELLABRE, 365^e d'infanterie : très brillante conduite au feu. A été tué à la tête de son bataillon.

Intendant militaire ADAM, 6^e corps d'armée : a toujours été, pour le commandement, un aide précieux. Sait pourvoir et ravitailler, quelles que soient les situations. Véritable directeur du temps de guerre.

Lieutenant AUBERTIN, 351^e d'infanterie : commandant de compagnie et jugeant insuffisants les renseignements donnés par ses patrouilles, est allé personnellement en reconnaissance, a franchi les avancées ennemies, mais a été mortellement frappé en revenant aux avant-postes.

Sergent POISSONNIER, 351^e d'infanterie : blessé le 24 octobre, a continué son service. A été blessé à nouveau, le 18 novembre, dans une reconnaissance où il a montré intelligence et bravoure.

8^e Corps d'Armée.

Capitaine DELPECH, 256^e d'infanterie : a constamment, au cours de la campagne, fait preuve d'énergie, de sang-froid et d'initiative intelligente dans le commandement de sa compagnie. Commandant le 5^e bataillon aux combats du 5 et du 6 novembre, a par ses dispositions prises, par sa vigilance et par son attitude énergique, contribué puissamment à repousser les attaques allemandes.

Lieutenant de réserve VIGIER, 256^e d'infanterie : a exercé le commandement de sa compagnie au feu avec un courage, un entrain et un sang-froid dignes des plus grands éloges. A été grièvement blessé par un obus.

Sergent-major GOBET, 256^e d'infanterie : blessé grièvement à la tête, le 18 octobre, n'a cessé d'encourager et d'entraîner ses hommes jusqu'à la fin de l'action et n'a consenti à se laisser panser qu'après avoir mis au courant de ses fonctions son successeur.

Sergent MEUNIER, 256^e d'infanterie : blessé à la tête le 15 octobre, a fait preuve de courage et du plus grand sang-froid et n'a quitté le commandement de sa demi-section qu'à la nuit pour se faire panser.

Caporal REY, 256^e d'infanterie : ayant été chargé de reconnaître l'emplacement des tranchées ennemies, a rempli sa mission quoique grièvement blessé.

Caporal GABON, 256^e d'infanterie : a toujours fait preuve d'une grande bravoure; blessé à la tête, le 17 octobre, est retourné au feu pour encourager ses hommes et faire le coup de feu lui-même. Ne s'est retiré que l'action finie.

Soldat SAVIN, 256^e d'infanterie : homme de liaison chargé d'aller recueillir un renseignement auprès d'une section, a rempli sa mission sous un feu violent. A été blessé au ventre. A rapporté le renseignement à son commandant de compagnie et n'a parlé de sa blessure, pourtant grave, qu'après avoir rendu compte.

Soldat EUGÈNE, 235^e d'infanterie : blessé trois fois, à l'épaule, à la cuisse, à la main gauche, dont deux doigts étaient déchiquetés, a continué à tirer et à stimuler le courage de ses camarades; n'a quitté le front pour aller se faire panser que sur les instances de son lieutenant, à côté duquel il combattait, et après avoir reçu au front une quatrième blessure d'une balle de shrapnell, blessure dont le sang l'aveugla et ne lui permit plus de se servir de son fusil.

Sergent-major COQUERY, 235^e d'infanterie : a montré, dans le commandement et la conduite de sa section sous le feu, le plus grand sang-froid et le plus grand courage. Est tombé frappé d'un éclat d'obus à la tête, alors qu'il commandait un feu dans la tranchée, le 21 octobre.

Adjudant-chef PAISSEAU, 256^e d'infanterie : a eu une attitude remarquable au feu depuis le début de la campagne. Pendant le bombardement et l'attaque allemande du 5 novembre, a par son attitude et son énergie, maintenu ses hommes dans la tranchée, malgré la violence du feu de l'ennemi.

Caporal REY, 256^e d'infanterie : âgé de quarante-sept ans, engagé volontaire pour la durée de la guerre. Blessé au cours d'une patrouille, l'a continuée malgré la gravité de sa blessure et a rendu compte de sa mission, en temps utile. S'était déjà distingué dans de semblables missions.

Soldat LASCOLIS, 295^e rég. d'infanterie : engagé pour la durée de la guerre à quarante-quatre ans. A fait preuve en toutes circonstances d'un dévouement sans limites; s'est journellement exposé pour le service de la compagnie.

Sergent de réserve NUCHEZE, 295^e d'infanterie : étant blessé au bras et à la jambe, est resté pendant cinq heures, le 18 octobre, auprès des hommes de sa fraction, les encourageant à croquer une tranchée qui fut exécutée sous un feu violent de l'ennemi.

Maréchal des logis DUPONT, 48^e d'artillerie : le 17 novembre, alors que sa batterie tirait sous un feu violent de pièces allemandes de gros calibre, dont le tir était exactement réglé, a fait rentrer plusieurs hommes de ses pièces dans la tranchée et a coopéré lui-même au service de la bouche à feu. A été grièvement blessé.

14^e Corps d'Armée.

Lieutenant ROUSSET, 159^e d'infanterie : quoique blessé à l'épaule, a refusé de quitter la ligne de feu et a maintenu sous un feu très vif sa section, réduite de moitié en un instant. Excellent officier, a fait toujours preuve de la plus grande bravoure et d'une énergie constante.

Capitaine SCHMIDLIN, 159^e d'infanterie : a commandé son bataillon les 25 août et 1^{er} septembre, avec un très grand courage, et malgré le manque de cadres, l'a conduit brillamment au feu, grâce à son exemple et à son ascendant.

Caporal BOUCHEO, 159^e d'infanterie : le 2 octobre, placé comme observateur au sommet d'une meule de paille, est resté à son poste malgré un feu violent de mitrailleuses et d'obus. Au moment de la retraite, s'est reporté en avant de la ligne de tirailleurs et a pu ainsi rapporter le matériel téléphonique resté auprès des téléphonistes tués.

Adjudant ABEL, 159^e d'infanterie : très belle conduite au feu, le 2 octobre. A maintenu, par son exemple, les hommes de sa section, à dix mètres d'une barricade, barrant une rue où l'ennemi se présentait en force. A fait le coup de feu lui-même, blessant plusieurs Allemands. Cette résistance a retardé longtemps les Allemands à leur débouché du village.

Soldat MARIN, 97^e d'infanterie : avec un camarade, puis seul, celui-ci ayant été tué, a interdit, pendant quarante-huit heures, le passage de la route, tuant ou blessant tous les ennemis qui s'y aventuraient. Au point du jour, le 4 octobre, a servi d'observateur à un groupe d'artillerie sur un point continuellement bombardé. A été blessé grièvement.

Sergent BACHETTA, 97^e d'infanterie : le 1^{er} septembre, s'est offert trois fois de suite pour opérer des reconnaissances sous bois, sous un feu violent. Le 5 septembre, blessé légèrement au ventre, est resté à son poste et a repoussé les attaques contre la tranchée pendant deux jours. A toujours fait preuve d'un courage remarquable. A été grièvement blessé.

Soldat MANFRINO, 97^e d'infanterie : au cours du combat du 19 août, à un moment critique, des hommes de toutes les compagnies ayant perdu leurs chefs, le soldat Manfrino les groupa sous son commandement et les entraîna énergiquement en avant au cri de : « En avant le 97^e ». Agé de dix-sept ans, engagé volontaire pour la durée de la guerre. A été blessé.

Sous-lieutenant de réserve GRAND, 97^e d'infanterie : blessé le 23 septembre, après avoir fait lui-même deux prisonniers; s'est distingué par son entrain dans tous les combats auxquels il a pris part. A été tué le 2 octobre.

Sergent ROMEUX, 97^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure. Son capitaine ayant été blessé, est venu, sous une fusillade intense, lui retirer ses papiers et l'embrasser; puis a repris sa place de combat. N'a cessé, au cours de différents combats, de montrer la plus grande énergie. A été grièvement blessé le 1^{er} septembre.

Capitaine FINART, 97^e d'infanterie : a été tué le 2 octobre à la tête de sa compagnie, après avoir arrêté, pendant plusieurs heures, un ennemi très supérieur en nombre.

Soldat BARNEAUD, 159^e d'infanterie : est allé sous un feu violent porter un renseignement au commandant de la compagnie; n'a pas hésité à se découvrir complètement pour faire à son chef de section un signal convenu et, à ce moment, a été très grièvement blessé.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Capitaine ROUSSEL, 5^e bataillon de chasseurs : au cours d'un combat, a montré un sang-froid, un courage et une énergie remarquables. Grâce à ses belles qualités a maintenu d'une manière parfaite la cohésion et l'allant de son unité.

Capitaine PIEBOURG, 133^e d'infanterie : a reçu deux blessures le 1^{er} septembre. Officier très intelligent, très zélé, très modeste, servant sans bruit avec un dévouement qui ne s'est jamais démenti.

Capitaine VINCENS, 152^e d'infanterie : a fait preuve d'une grande bravoure et d'une ténacité remarquables au combat du 2 septembre. A eu trois de ses chefs de section tués à ses côtés en chargeant à la tête de sa compagnie pour arrêter une attaque allemande très supérieure en nombre. Le 21 septembre, a assuré d'une façon parfaite le commandement de son bataillon après la mort de son commandant. A conquis une position et s'y est maintenu les trois jours suivants avec une indomptable énergie sous un bombardement ininterrompu.

Capitaine RAVINET, 168^e d'infanterie : très belle conduite aux combats des 10 et 11 septembre. A conservé le calme le plus complet et son action sur sa troupe sous un feu intense. A été blessé en entraînant ses hommes.

Capitaine MANICACCI, 30^e bataillon de chasseurs : a conduit sa compagnie au feu avec habileté; calme et énergie à différents combats. A soutenu avec sa seule compagnie l'effort de deux bataillons allemands, malgré des pertes très sensibles, et a repris l'offensive après huit heures de lutte.

Sous-lieutenant BOUILLE, 85^e d'infanterie : très belle attitude au feu dans des circonstances particulièrement difficiles. A fait preuve les 20, 29 et 30 août, des plus belles qualités de sang-froid, de courage et d'énergie.

Capitaine COLOMBIER, 13^e d'infanterie : a fait preuve de bravoure, d'énergie exceptionnelle comme lieutenant commandant une section de mitrailleuses au combat du 14 août où il s'est mis lui-même à la place d'un tireur d'une pièce sous le feu de l'ennemi. Le 21 août, est resté le dernier pour assurer le repli de sa brigade. S'est distingué à nouveau au combat du 11 octobre au cours d'un bombardement par son courage et son sang-froid.

Chef de bataillon COFFY, 61^e d'infanterie : capitaine BATAILLE, 33^e d'infanterie; capitaine COLLOMB, 175^e d'infanterie; capitaine ROUCHON, 337^e d'infanterie; capitaine PELISSIER DE FELIGONDE, 203^e d'infanterie; capitaine MUNICH, 367^e d'infanterie; capitaine VILLARD, 61^e d'infanterie; figurant au tableau de concours de 1914. Se sont acquis du nouveau titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Sous-lieutenant territorial CLARAC, 53^e rég. d'infanterie : a reçu un coup de feu en descendant à l'assaut à la tête de sa section, le

24 septembre. S'est fait remarquer dans toutes les affaires par sa bravoure, son sang-froid et son entrain.

Capitaine ZUBER, 21^e bataillon de chasseurs : le 20 août, chargé de tenir une crête boisée, a maintenu sa compagnie sous un bombardement des plus violents, a ralenti la progression de l'ennemi et n'a reculé que très lentement et devant des forces très supérieures en nombre. Blessé au poignet est resté au feu et n'est allé se faire panser qu'à la limite de ses forces.

Capitaine DOBREMEZ, 23^e bataillon de chasseurs : depuis le commencement de la campagne, a montré la plus grande bravoure et la plus grande activité dans les nombreux combats auxquels il a pris part; le 31 octobre 1914, a vigoureusement entraîné sa compagnie dans l'enlèvement de deux lignes de tranchées ennemies fortement occupées, donnant à tous ses chasseurs le plus bel exemple d'entrain, de bravoure et de courage. Est tombé au moment où la deuxième ligne de tranchées était enlevée, frappé d'une balle.

Capitaine DUPONT, 68^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de la plus brillante bravoure. A été légèrement blessé le 5 septembre, mais n'a pas voulu qu'on signale sa blessure. A montré les plus belles qualités militaires aux combats des 4, 5 et 6 septembre.

Sous-lieutenant MACE, 13^e d'infanterie : a montré, le 27 octobre, un esprit de décision et une bravoure dignes du plus grand éloge. A la tête de sa compagnie l'a entraîné à l'attaque malgré la perte des deux chefs de section de première ligne, sur un terrain difficile bouleversé par les obus.

Capitaine DESHAIRES, 115^e d'infanterie : officier d'une grande valeur, s'est, dans les circonstances les plus difficiles, acquitté de ses fonctions avec une fermeté souriante. A été grièvement blessé par le même obus qui tua son général de brigade. N'a quitté son poste que lorsque le commandement de la brigade était assuré.

Capitaine d'infanterie MESSINES, 8^e groupe cycliste : officier d'une grande valeur, n'a cessé de donner les preuves d'une énergie et d'une bravoure remarquables. A été grièvement blessé le 1^{er} octobre.

Capitaine d'infanterie GUILLOT, 8^e groupe cycliste : commande le groupe cycliste depuis deux mois. A pris part à toutes les attaques et s'est fait remarquer chaque fois par sa bravoure et la façon dont il entraîne ses chasseurs sous le feu le plus violent.

Capitaine GUILLO-LOHAN, 117^e d'infanterie : excellent officier, calme, intelligent, consciencieux, vient de donner de nouvelles preuves de son courage à la prise d'un village qu'il a contribué à conserver à nos troupes. A été blessé à un combat ultérieur.

Chef de bataillon territorial REITHINGER, 349^e d'infanterie; capitaine BAQUET, 245^e d'infanterie; capitaine LE BLANC, 281^e d'infanterie; capitaine ALIX, 276^e d'infanterie; capitaine d'infanterie BOURES; capitaine d'infanterie LEROY; capitaine RIOCREUX, 4^e zouaves; capitaine FLEURIOT, 82^e d'infanterie; capitaine de FONT-REAU, 1^{er} tirailleurs; capitaine DOUBEAU, 254^e d'infanterie; capitaine GUIBERT, 4^e zouaves; capitaine JEANPIERRE, 167^e d'infanterie; chef de bataillon territorial MATHIS, 221^e d'infanterie; lieutenant-colonel RONDEAU, 32^e d'infanterie; chef de bataillon WIRTZ, 356^e d'infanterie; capitaine BELLIVIER, 150^e d'infanterie; chef de bataillon d'infanterie SEMAIRE, MAURIER, MOLLANDIN; capitaine FAURE, 340^e d'infanterie; capitaine CHAUMONT, 90^e d'infanterie; lieutenant-colonel d'infanterie TANANT; chef de bataillon d'infanterie GAMET DE SAINT-GERMAIN; lieutenant-colonel BRION, 51^e d'infanterie; chef de bataillon territorial SOMMELET, 155^e d'infanterie; capitaine MAUDUIT, 165^e d'infanterie; chef de bataillon d'infanterie ODENT; chefs de bataillon HENNETON et POUPARD, 5^e d'infanterie; lieutenant-colonel ROYÉ, 107^e d'infanterie; figurant au tableau de concours de 1914. Se sont acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Capitaine MARCEL, 117^e d'infanterie : a fait preuve de courage au feu au cours de l'attaque d'un village et a seconde énergique-

ment le commandement de sa brigade dans le mouvement en avant à l'assaut.

Lieutenant **BERTRAND**, 37^e d'infanterie : a montré la plus grande énergie et le plus grand courage en entraînant sa section au combat du 20 août 1914, malgré un feu très violent d'infanterie et d'artillerie. A fait preuve de très belles qualités militaires. A été grièvement blessé.

Lieutenant **LAMBERT**, 3^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure ; s'est distingué au cours des divers engagements auxquels le 3^e rég. a pris part et plus particulièrement au combat livré le 29 août en entraînant sa compagnie et enlevant à la baïonnette la maison forestière qui était occupée par l'ennemi.

Capitaine **BESSEMOULIN**, 21^e bataillon de chasseurs : le 17 décembre, a enlevé à la baïonnette une tranchée située à 300 mètres de nos lignes, s'y est maintenu jour et nuit, bien que se trouvant en avant de nos lignes et pris d'enfilade et malgré les efforts des Allemands établis à 80 mètres de lui. A été blessé le 20 décembre d'une balle au bras en portant sa compagnie à l'attaque sous un feu violent.

Capitaine **BALMITGERE**, 142^e d'infanterie : commandant le 2^e bataillon au combat du 22 août, a fait preuve de sang-froid et d'énergie en maintenant son bataillon pendant cinq heures sous une pluie d'obus. A conduit brillamment son bataillon à l'attaque de l'infanterie allemande qu'il a fait reculer : n'a ramené son bataillon que parce qu'il n'était pas soutenu, que ses munitions commencent à s'épuiser et que presque tous les gradés étaient hors de combat.

Lieutenant **GOERGER**, 81^e d'infanterie : blessé au combat du 18 août. Officier très méritant, très énergique et très dévoué. S'est montré très vigoureux chef de section, puis a fait preuve de réelles qualités dans le commandement de sa compagnie qu'il exerce depuis la mort de son capitaine tué au combat du 18 août.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant **CUGNET**, 28^e bataillon de chasseurs : dans un combat sous bois au cours duquel trois chefs de section sont tombés, a fait preuve d'un très grand sang-froid et d'un esprit d'initiative merveilleux en groupant et organisant sous le feu une ligne d'attaque. A chargé brillamment avec cette ligne et mis l'ennemi en fuite.

Soldat **ACCIARI**, 163^e d'infanterie : le 11 octobre, a entraîné plusieurs de ses camarades pour aller chercher le corps de son capitaine tombé à 100 mètres des tranchées ennemies et a réussi à le rapporter.

Adjudant-chef **BONNET**, 13^e bataillon de chasseurs : blessé très grièvement le 6 septembre. Figurait au tableau de concours de 1914.

Chasseur **DETIENNE**, 13^e bataillon de chasseurs : au combat du 28 août, a eu le bras droit fracassé par une balle. Invité par son chef de section à quitter la ligne de feu, lui a répondu : « J'ai tué deux Allemands, je ne partirai pas avant d'en avoir descendu deux autres. » A continué à tirer d'un seul bras et s'est retiré après avoir tué deux autres ennemis.

Chasseur **BUSSIÈRE**, 12^e bataillon de chasseurs : étant en sentinelle en un point important du terrain, est resté à son poste toute la journée, sous un bombardement ininterrompu d'artillerie lourde, et quoique grièvement blessé d'une balle à la poitrine, a contribué à la défense de la position qu'il gardait en faisant preuve de la plus belle énergie.

Sergent **MORACCHINI**, 363^e d'infanterie : malgré un feu violent, a pénétré l'un des premiers de sa compagnie dans un blockhaus ennemi et s'y est maintenu jusqu'à ce qu'il ait été atteint de trois blessures.

Sergent **ASMUS**, 152^e d'infanterie : s'est proposé pour aller exécuter, à courte distance de la ligne de feu ennemie, le croquis d'une position et, bien que personnellement visé plusieurs fois, a continué de dessiner sous le feu. A été grièvement blessé en achevant son travail.

Adjudant **GIACOMINI**, 30^e bataillon de chasseurs : s'est porté résolument en avant de sa section pour reconnaître une tranchée qu'il avait été chargé d'enlever. Pris sous des feux croisés et ayant à côté de lui un chasseur tué et un autre grièvement blessé, ne s'est replié qu'après avoir terminé sa reconnaissance. A toujours fait preuve de courage, de sang-froid et d'énergie.

Caporal **PETIT**, 333^e d'infanterie : étant chef de patrouille de volontaires, avec la mission de couvrir le flanc d'une compagnie voisine, qui se portait à l'attaque d'un bois, a su malgré un feu violent de l'ennemi s'établir et se maintenir pendant toute la journée à moins de 100 mètres de la lisière de ce bois. Blessé de deux balles à la cuisse en se mettant, vers le soir, en liaison avec sa propre compagnie, n'est allé se faire panser qu'après avoir passé le commandement de sa patrouille à un autre gradé et avoir recommandé à celle-ci de tenir bon.

Sergent **RAPIN**, 340^e d'infanterie : le 18 novembre, au cours d'une attaque, ayant été blessé une première fois, continua à avancer sous la fusillade jusqu'au moment où il tomba atteint une seconde fois très grièvement.

Caporal **MÉRY**, 275^e d'infanterie : le 28 septembre, alors que sa compagnie se portait à l'attaque d'un village et qu'il venait de remplacer son sergent blessé, a entraîné bravement hors des tranchées sa troupe en avant, sous un feu très violent d'artillerie. A été blessé à ce moment très grièvement d'un éclat d'obus.

Caporal **GEOFFROY**, 171^e d'infanterie : chargé d'exécuter un audacieux coup de main contre une tranchée ennemie, y a pénétré et tué deux soldats allemands de sa baïonnette. A été grièvement blessé au cours de ce fait d'armes et, interrogé par son général de division qui s'informait de son état, a répondu : « Oh ! deux balles dans le genou et une blessure à la tête, ce n'est rien ! Je recommencerai. »

Sergent **LARIBLE**, 13^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage et du plus bel entrain au cours des combats des 26, 27 et 28 novembre. Blessé par un éclat d'obus le 28 est resté à son poste jusqu'à la fin de la journée.

Caporal **VERCHERES**, 210^e d'infanterie : gradé plein de zèle, de sang-froid et modèle d'obéissance. Blessé grièvement aux deux jambes dans la nuit du 22 au 23 octobre en réparant une ligne téléphonique sous un feu violent d'infanterie.

Caporal **LAGOUTTE**, 29^e d'infanterie : l'ennemi ayant envahi la tranchée qu'occupait son unité, a organisé, avec un de ses camarades, une résistance opiniâtre en s'installant sur le revers de l'ouvrage. A entraîné les jeunes soldats par son exemple. Blessé par une balle qui lui traversa le bras, a continué le feu pendant une heure, jusqu'au moment où il a dû être évacué.

Soldat **LETOURNEAU**, 29^e d'infanterie : les Allemands ayant envahi une tranchée, les a arrêtés jusqu'à ce qu'une balle lui ait fracassé le bras, forçant l'admiration des jeunes soldats qui, à son exemple, montaient sur le revers pour tirer. Déjà blessé une fois au combat de nuit du 1^{er} au 2 octobre.

Adjudant-chef **DE BENEDETTI**, 56^e d'infanterie : excellent serviteur qui couronne une carrière de 18 ans de services effectifs par une brillante attitude au feu. Blessé dans les Vosges avec le 256^e régiment.

Adjudant **BOITEUX**, 23^e d'infanterie : blessé très grièvement dans un combat où il a montré encore plus qu'aux autres un sang-froid et un courage remarquables. Amputé de la main gauche, demande à revenir sur le front.

Adjudant **DUFFO**, 30^e d'infanterie : volontaire de la garde républicaine, a, par son énergie et son entrain, rendu les plus grands services comme chef de section. Le 26 octobre, sous un feu violent, est entré dans la brèche d'un château aux côtés de son capitaine et en tête de sa compagnie.

Soldat territorial **LESPINAT**, 52^e d'infanterie : s'est offert pour aller en plein jour reconnaître les tranchées ennemies. S'est avancé sous le feu et, blessé de deux balles, n'a pu être ramené que la nuit suivante par ses camarades.

Soldat **JACQUET**, 133^e d'infanterie : blessé au combat du 2 septembre 1914 par une balle qui lui a traversé la poitrine et s'est logée

dans la colonne vertébrale, après avoir sectionné la moelle épinière. A supporté avec un admirable courage les souffrances morales et physiques causées par la paralysie complète de la moitié inférieure du corps.

Sergent **CHASSON**, 2^e bataillon de chasseurs : étant chef de patrouille a été blessé en atteignant une tranchée occupée par l'ennemi. Fait prisonnier et maltraité à coups de poings et de crosse, est resté immobile pendant une heure environ pour tromper la surveillance de l'ennemi. S'est échappé et a rallié son capitaine en rampant sur 800 mètres. Est arrivé exténué pour rendre compte de sa mission et a donné des renseignements précieux sur l'effectif ennemi qui faisait face à sa compagnie.

Adjudant-chef **BAUDINEAU**, 315^e d'infanterie : au cours de l'attaque d'un village a donné l'exemple de la plus grande bravoure. A enlevé ses hommes à l'assaut de positions ennemies très fortement occupées. S'est emparé à la tête de sa section d'une mitrailleuse allemande. Fait preuve depuis le début de la campagne des plus belles qualités militaires.

Adjudant **RUEL**, 317^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué à l'attaque d'un village en maintenant sa section sous un feu des plus violents à moins de 100 mètres de l'ennemi. L'a ensuite enlevée à la baïonnette, entraînant les sections voisines en avant par son exemple.

Adjudant **NEYRET**, 22^e d'infanterie : a montré depuis le début de la guerre la plus belle bravoure et un complet mépris du danger, s'est distingué notamment en portant, sous un feu extrêmement violent, avec le plus grand courage et le calme le plus complet des ordres aux unités privées de leur agent de liaison.

Adjudant **GRAIN**, tambour-major au 30^e d'infanterie : s'est toujours fait remarquer par son esprit de discipline, son zèle, son dévouement, ses capacités spéciales. Pendant la campagne a coopéré avec beaucoup de calme, sous le feu, au relèvement des blessés.

Sergent **CAMEDOU**, 142^e d'infanterie : au combat du 18 août, ayant vu tomber son chef de section, a essayé de ramener le corps de son officier malgré un feu terrible de mitrailleuses, avec un calme et un sang-froid admirables. A déposé le corps du lieutenant auprès d'un arbre, face à l'ennemi, et a continué à entraîner sa demi-section avec une bravoure et un calme remarquables.

Sergent **AUBERY**, 58^e d'infanterie : s'est fait remarquer au combat du 19 août, par son rare courage et une décision remarquable dans les circonstances les plus graves de la lutte.

Sergent-major **TOUZET**, 24^e bataillon de chasseurs : conduite exemplaire à l'affaire du 20 août. Sa compagnie étant près du village, a été soumise à un violent feu qui l'a décimée. A reçu dans ses bras son lieutenant mortellement blessé, l'a fait transporter à l'ambulance, n'a quitté le terrain que le dernier.

Adjudant **TEYNIER**, 342^e d'infanterie : le 20 août, a fait preuve d'énergie et de sang-froid en maintenant sa section sous le feu de forces très supérieures en nombre, assez longtemps pour favoriser l'évacuation du village par les autres fractions de la compagnie.

Adjudant **AUBERTIN**, 79^e d'infanterie : malgré un feu violent de l'artillerie, s'est emparé avec sa section d'une crête qu'il avait mission d'enlever et qu'il a conservée pendant toute la durée de l'action.

Soldat **BOUCHÉ**, 26^e d'infanterie : n'a cessé depuis le début de la campagne de montrer un allant et une audace remarquables. Au cours du combat du 26 août, a reconnu seul, très en avant de sa demi-section, les cheminement et les positions de tir, ne cessant d'entraîner ses camarades du geste et de la parole.

Caporal **BASTARD**, brancardier au 53^e bataillon de chasseurs : a ramassé sur les lignes de feu au péril de sa vie, avec le plus grand sang-froid et la plus grande activité, les officiers et les soldats blessés. Est resté au poste de secours que l'ennemi criblait d'obus, se prodiguant pour encourager les hommes et les blessés.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.